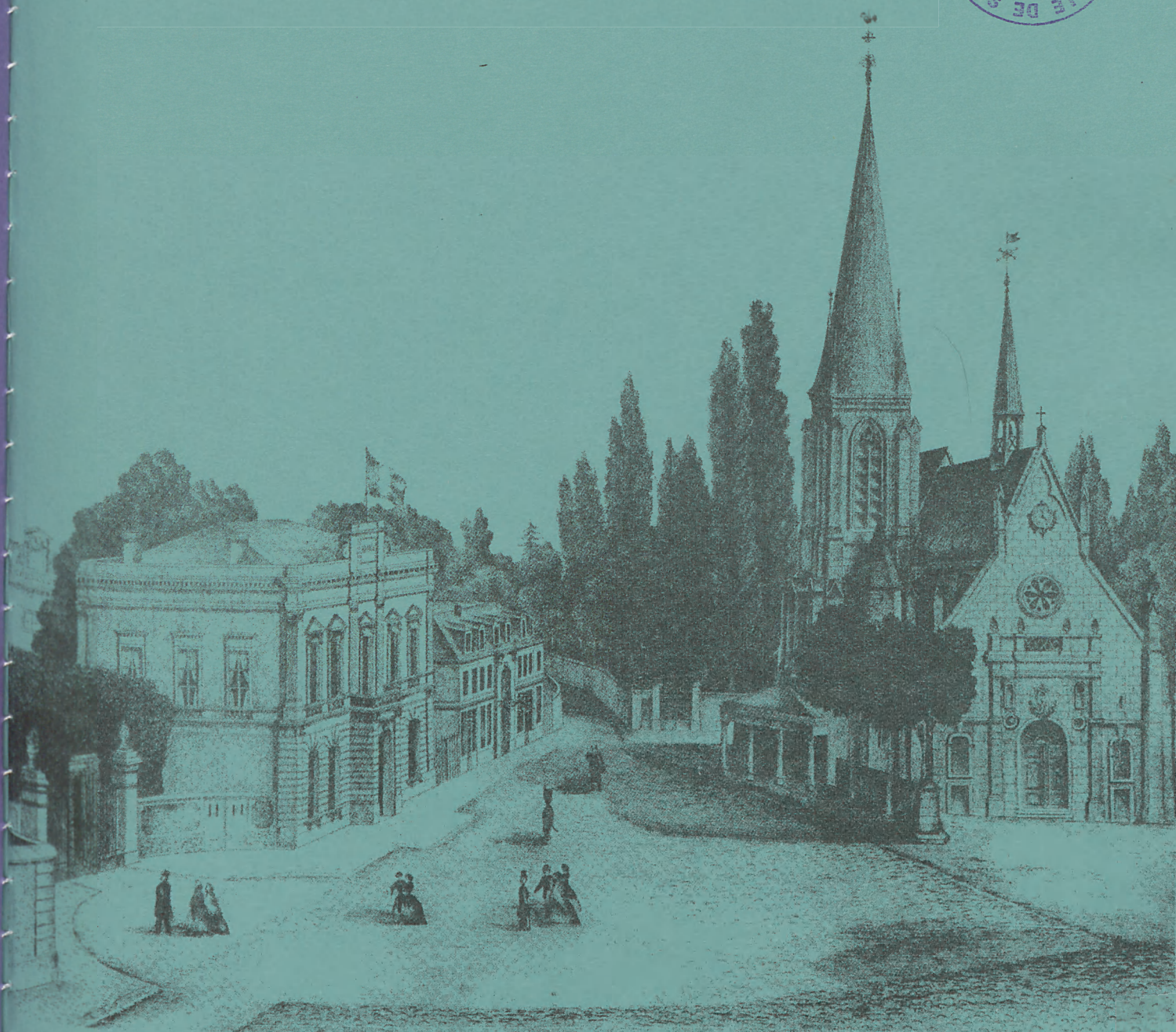


I.S.S.N. 0758 - 8151

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

société d'Histoire locale



nouvelle série n° II 1994

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Nouvelle série n°11 - 1994

SOMMAIRE



TRAVAUX ET RECHERCHES

Redécouverte d'un notable scéen
et première renaissance du Parc de Sceaux Jean-Luc GOURDIN p. 3

Les Guinguettes de Robinson Micheline HENRY p. 55

IMAGES DU VIEUX SCEAUX Gabrielle GARAPON p. 70

EPHEMERIDES p. 71

VIE DE L'ASSOCIATION

Assemblée générale du 12 mars 1994
Rapport d'activités Françoise PETIT p. 72

In Memoriam p. 78

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice de publication : *J. Combarnous assistée de F. Petit et de M. Henry*

Composition : *Pascale Maesele, Bibliothèque Municipale de Sceaux*

Mise en page et impression : *Gilbert Andriamahaleo*
M.J.C. Sceaux

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**
Bibliothèque Municipale
7 rue Honoré de Balzac
92330 SCEAUX
tél. : 46.61.66.10

Le Bulletin est servi à tous les adhérents

cotisation : 90 F individuelle
130 F par couple
200 F Bienfaiteur

AMIS DE SCEAUX :

Membres d'honneur : *Renée Lemaître, Erwin Guldner*

Membres du Bureau :

Présidente : *Jacqueline Combarnous*

Vice-Présidents : *Françoise Petit, Micheline Henry et Bruno Philippe*

Secrétaire générale : *Thérèse Pila*

Secrétaire générale adjointe : *Annick Bourdillat*

Trésorière : *Fabienne Corbière*

Membres du Conseil d'Administration : *Jeannette Beaugrand, Claude Bunot-Klein, Fabienne Corbière, Marie-Thérèse de Crécy, Guy Desgranges, Simone Flahaut, Martine Grigaut, Geneviève Lacour, Philippe Laurent, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pelegrin, Jane Quentin, Jacqueline Rambaud, Geneviève Rocquemont, Sophie Rouyer.*

Permanences de l'Association :

Le samedi de 14h à 17h en dehors des périodes de vacances scolaires,
Salle du Fonds local de la Bibliothèque municipale.

GENEALOGIE ET HISTOIRE LOCALE

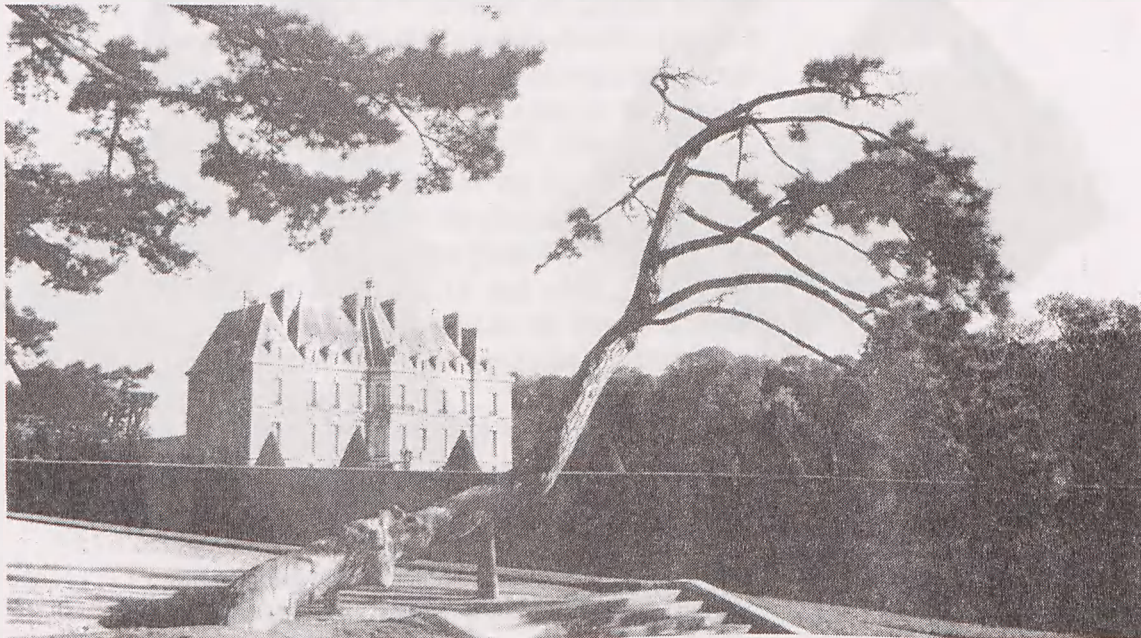
TRAVAUX ET RECHERCHES

REDECOUVERTE D'UN NOTABLE SCEEN ET PREMIERE RENAISSANCE DU PARC DE SCEAUX

"Jean-Luc Gourdin, adhérent de notre association depuis 10 ans a été mis par hasard sur la piste de documents historiques inédits à ce jour et fort intéressants, concernant l'histoire de trois familles scéennes, les Lecomte, les Mortier de Trévisse et les Certain, cette dernière étant restée jusqu'ici inconnue.

Ces familles furent unies par les liens de mariage tissés entre leurs enfants, et se trouvèrent ainsi les instigatrices de la reconstruction du domaine de Sceaux au 19ème siècle. Par la même occasion, Jean-Luc Gourdin découvrit qu'il était lui-même un cousin éloigné de Charles Certain né à Sceaux il y a tout juste deux siècles, le 10 janvier 1795.

A partir de nombreux documents d'archives, il tente de reconstituer les vies entrecroisées de ces hommes et de ces femmes qui ont laissé leurs marques à Sceaux, et les insère dans un contexte historique élargi qui nous promène de la Normandie aux frontières de l'Est et jusqu'en Espagne"



Château de Sceaux, façade Ouest - Cl. Jean-Luc Gourdin

De l'Ancien Régime à la Troisième République, Jean-Luc Gourdin nous emmène dans une grande et belle promenade à travers l'histoire de notre bonne ville de Sceaux.

Empruntant tout d'abord les chemins de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, il exhume de la mémoire de notre village "un certain" Charles-Jean Certain, fondateur du Comté de Bellozanne en Haute-Normandie.

Continuant par les chemins de la Monarchie de Juillet et du Second Empire, il nous apprend comment son fils, Charles Certain de Bellozanne, né à Sceaux le 10 janvier 1795, entra dans la famille du duc de Trévise, fut à l'origine de l'arrivée de celle-ci à Sceaux et ainsi bien involontairement, contribua à la Renaissance de notre parc qui avait été en grande partie détruit pendant la Révolution.



Napoléon Mortier et Anne-Marie Leconte
duc et duchesse de Trévise - 1856

Est. B.N.

GENEALOGIE ET HISTOIRE LOCALE

LE PAYS DE BRAY ET SCEAUX

Au Nord-Ouest de Gournay-enBray, pendant plusieurs siècles, mes ancêtres normands ont habité les villages du Pays de Bray bordant l'ancienne route royale qui allait de Paris à Dieppe. Parmi ces villages, l'un d'entre eux - **Bellozanne** - a longtemps suscité en moi une certaine émotion. Je le savais chargé d'une histoire millénaire, son nom sentait bon ce charme suranné de notre vieille France ; mais la force inexorable du temps l'avait réduit à un simple lieu-dit absorbé par la commune de Brémontier Merval et ne regroupant plus que quelques fermes, un château et une chapelle ...

Enfant du Pays de Bray et scéen d'adoption, vous imaginerez aisément ma surprise quand, par une belle journée d'août, lisant à l'ombre d'un immense peuplier du Parc de Sceaux, je fus arrêté par ces lignes : (1)

- 63 -

Au moment de la révolution du siècle dernier, l'église de Bellozanne était devenue la propriété communale, et livrée à l'abandon. M. Certain en fit l'acquisition, afin d'y établir un lieu de sépulture pour sa famille. En 1838, il fit creuser un caveau sous le choeur, et y fut inhumé l'année suivante. La pierre de marbre qui recouvre ses restes nous fait connaître que M. Charles Certain, comte de Bellozanne, né à Sceaux le 10 janvier 1795, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne, lieutenant-colonel d'état-major, membre du conseil général de la Seine Inférieure, mort à Paris le 18 mai 1840. En 1846 et 1855, ses deux fils, victimes de *deux accidents terribles*, furent déposés auprès de lui dans le caveau funéraire.

Le comté de Bellozanne fut constitué, pendant la *Restauration*, par M. Certain au profit de son fils et des aînés de sa descendance, et il y affecta le château qu'il fit bâtir sur l'emplacement de l'ancienne abbaye. Ce château est aujourd'hui la propriété de Mme la Comtesse de Bellozanne, née de Trévisse.

(1) Extrait de "Essai historique et archéologique sur le Canton de Gournay-en-Bray" par l'abbé Decorde (1861)



Un de nos concitoyens scéens était donc devenu Comte de Bellozanne, village de mes ancêtres ; et de surcroît semblait avoir épousé une Demoiselle de Trévise, famille propriétaire du Parc de Sceaux au XIXème siècle.



Madame CERTAIN, née Elisabeth AMEIL (Coll. part.)

Une brève visite à la mairie de Sceaux me confirma que Charles Certain était bien né à Sceaux le 10 janvier 1795 (21 Nivôse An III) qu'il était le fils de Charles-Jean Certain, citoyen, demeurant rue de Voltaire, et d'Elisabeth Victoire Ameil, son épouse. Charles-Jean et Elisabeth s'étaient mariés à Sceaux le 15 octobre 1792, premier mois de l'An I de la République, et y avaient reçu la bénédiction nuptiale de Charles-Honoré Dufour curé de la paroisse Sainte Marguerite de Bellozanne !

Cette nouvelle et surprenante découverte vint encore accroître mon enthousiasme. Plusieurs mois de recherches suivirent. Ils eurent pour champ d'investigation l'histoire de Sceaux et celle de mes ancêtres ; histoires que rien en apparence ne prédisposait à se mêler. Ainsi je découvris que la belle-mère de Charles-Jean Certain, Marie-Anne Fournier, était une descendante de mes ancêtres brayons du XVIIème siècle. Charles Certain, fils de Charles-Jean et petit-fils de Marie-Anne était donc un de mes lointains cousins, né à Sceaux et y ayant vécu près de deux siècles avant moi. Par ces recherches, j'allais aussi redécouvrir quelques pages oubliées de notre vieux village ...



Charles-Jean CERTAIN - portrait de 1785 en tenue de Conseiller à la Cour des Aides (Coll. particulière)

L'ANCIEN REGIME

GRANDE FORTUNE ET PETITE NOBLESSE DES CERTAIN

Le 3 juin 1763, Charles-Jean Certain voit le jour à Paris, au 28 de la rue Neuve Sainte-Eustache. Son père, Jean-Baptiste s'était fixé dans la capitale, une quinzaine d'années auparavant, s'y était fait recevoir Bourgeois et y avait épousé en 1760, Catherine Thévenard. Le Dimanche suivant, Charles-Jean est baptisé en l'Eglise Saint-Eustache. Son parrain, Charles Denizet est écuyer, Conseiller et Secrétaire du Roi ; sa marraine, Jeanne Le Roy, l'épouse d'un Bourgeois de Paris. Charles-Jean encore enfant va voir disparaître sa mère. Il restera le fils unique de Jean-Baptiste Certain.


UN PERE QUI FAIT FORTUNE (1724-1776)

Jean-Baptiste Certain était né en 1724 dans un petit village de Basse-Normandie. Fils aîné du Contrôleur des Actes de la Ville de Mortain, il était issu d'une ancienne et honorable famille de ce comté (1). A son arrivée à Paris, il avait créé une maison de Banque, rue Vivienne, à deux pas de la Bourse, dans ce quartier parisien qui détenait à lui seul plus d'argent que tout le reste de la Capitale (2). Il fit rapidement fortune et acheta rue Neuve Saint-Eustache, une maison de quatre étages avec cour.

Cette rue, proche de la rue Vivienne et parallèle à la rue de Cléry, empruntait, en partie, le tracé des enceintes de Charles V et reliait la Place des victoires à la Porte Saint-Denis. Elle était bordée de petits immeubles, d'hôtels particuliers et de maisons de plaisance, mi-rurales, mi-urbaines. Celle des Certain semble avoir été abattue lors du percement de la rue Réaumur à la fin du XIXème siècle. Dans l'intervalle, la rue Neuve Saint-Eustache avait été rebaptisée rue d'Aboukir, du nom d'une des fameuses victoires de Bonaparte qui précéda son retour d'Egypte.

(1) Le Comté de Mortain se situe au Sud-Ouest de l'actuel département de la Manche, à la lisière de la Bretagne

(2) De 1724 à 1796, la Bourse se situait rue Vivienne, derrière le Palais Royal, dans les galeries de l'ancien palais Mazarin, face aux écuries du duc d'Orléans



En 1766, moyennant le paiement d'une somme de 120 000 Livres, Jean-Baptiste Certain est pourvu de l'Office anoblissant de Conseiller Secrétaire du Roi Maison Couronne de France et de ses Finances. Il acquiert ainsi le titre d'Ecuyer, accède à la petite noblesse, mais doit abandonner sa charge roturière d'Agent de Change Banque et Finances. A la grande chancellerie des Secrétaires du Roi, il retrouve son ami Charles Denizet, parrain de son fils, et va y côtoyer des hommes en vue à la Cour de Louis XV. Parmi ceux-ci, le banquier de la Cour, Nicolas Beaujon, devient son ami.

Au sein de ce cercle extrêmement restreint, il a pu aussi faire la connaissance d'un Fermier Général, Eustache Nicolas Muiron, qui va bientôt acquérir une "maison de campagne" à Sceaux (1).

En 1768, à sa charge de Secrétaire du Roi, Jean-Baptiste Certain, ajoute celle de Trésorier payeur des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris.

Nous sommes à l'époque où le duc de Penthièvre met un terme à la longue retraite qu'il s'est imposée à Modène après le décès de son épouse. L'Hôtel de Toulouse, hérité de son père, est devenu sa résidence parisienne (2). Son affection se porte principalement sur les seuls enfants qui lui restent, sa belle fille la princesse de Lamballe et sa fille Mademoiselle de Bourbon Penthièvre qui épouse en 1769 le duc de Chartres, futur duc d'Orléans qui deviendra Philippe Egalité pendant la Révolution. Auprès de lui apparaît également un tout jeune homme, Jean-Pierre Claris de Florian.

La princesse de Lamballe devient la première des amies intimes de la Dauphine Marie-Antoinette et en son honneur le duc de Penthièvre donne de nombreuses fêtes et réjouissances en son hôtel parisien. En voisin (3), en sa qualité de Secrétaire du Roi et fort de son amitié avec le Banquier de la Cour, Jean-Baptiste Certain va quelques fois apparaître au cours de ces soirées fastueuses et autres bals masqués qui éclairent encore une monarchie insouciant (4).

En 1775, à la suite du décès de son cousin le comte d'Eu, le duc de Penthièvre prend possession du Domaine de Sceaux. Jean-Baptiste Certain eut-il l'occasion de participer aux premières fêtes données par la princesse de Lamballe et la duchesse de Chartres à Sceaux ? Il est probable que non car en septembre 1776 il rend son dernier soupir au Château de Poullaouen en Basse Bretagne. Son fils, Charles-Jean n'a alors que 13 ans.

(1) Achetée au comte de Choiseul

(2) Actuelle Banque de France, Place des Victoires

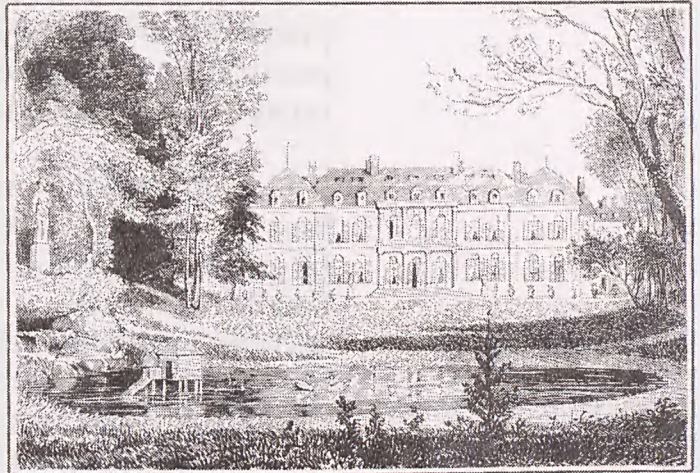
(3) La maison Certain de la rue Neuve Saint-Eustache et l'Hôtel de Toulouse n'était distants que de quelques centaines de mètres

(4) Fin du règne de Louis XV

UNE JEUNESSE DOREE ET STUDIEUSE (1773-1782)

Ecuyer et orphelin, Charles-Jean Certain hérite d'une fortune importante, environ un million et demi de livres. Mieux encore, le testament de son père énonce les meilleures dispositions pour préparer Charles-Jean au plus brillant avenir :

"Je prie Monsieur Beaujon, Conseiller d'Etat, Receveur Général des finances de vouloir bien être l'exécuteur de mon présent testament. Il m'a tant donné de marques de sa bonté et de son amitié que j'espère qu'il voudra bien les porter sur mon fils. C'est d'après ses conseils qu'il est à Juilly (1) et que j'ai projeté de l'envoyer après ses études chez l'étranger jusqu'à vingt ou vingt-deux ans. Mon intention est que mon bien reste à la disposition de Monsieur Beaujon jusqu'à ce qu'il ait choisi un état pour mon fils ..."



Le Palais de l'Élysée

Le Chevalier Nicolas Beaujon a près de soixante ans, il n'a pas eu d'enfant et habite l'hôtel d'Evreux - actuel Palais de l'Élysée - qu'il a acheté à Louis XV en octobre 1773 pour un million de livres. Du Palais où vécut la Pompadour, le Conseiller d'Etat, Banquier de la Cour à fait un sérail. Goutteux et inoffensif, il vit entouré d'une douzaine de jolies compagnes de toutes conditions qu'on nomme ses "berceuses". On le porte sur la terrasse d'où la vue s'étend sur le magnifique jardin. Quand il rentre, il se fait montrer ses Rubens, ses Boucher et autres chefs-d'oeuvre qu'il a mis des années à réunir avec une prédilection de millionnaire. Le conseil de famille - oncles, tantes, cousins et amis - confirme le testament. Le Sieur Beaujon va donc veiller à la fortune et à l'éducation du mineur Charles-Jean Certain, assisté en cela par son caissier, Jean Guillaume, nommé tuteur.

Ainsi, entre sa quatorzième et sa vingt-quatrième année, Charles-Jean va régulièrement fréquenter notre actuel Palais de l'Élysée. Il y reçoit les conseils et la protection du chevalier Beaujon, l'assistance empressée du Caissier Guillaume et aussi ... très certainement, les bonnes grâces des jolies "berceuses".

(1) Collège oratorien de Meaux. Juilly constitue alors "la référence" en matière d'éducation. Dans les Mémoires d'Outre Tombe, Chateaubriand qualifie son collège de Rennes de "Juilly de Bretagne".

Charles-Jean était entré comme pensionnaire au collège de Juilly en septembre 1773 à l'âge de dix ans. Il le quittera sept années plus tard à l'issue de ses études secondaires. Il n'y pas de collège plus à la mode, ses quelques 360 élèves se recrutent dans les familles les plus distinguées et son enseignement jouit d'une grande réputation. Tout comme à Oxford et Cambridge, au milieu du plus paisible paysage dans un parc d'environ 20 hectares se dressent de beaux édifices. Si certains maîtres de Juilly sont du libéralisme le plus avancé, la rigueur et la discipline rythment les longues journées de travail : lever à 5 heures pour assister à la messe, repas entièrement silencieux, coucher dès 9 heures ...

Dans ces longs moments de recueillement, au milieu de tous ces jeunes garçons vêtus de noir, Charles-Jean dut fréquemment attendre avec impatience ses évasions vers le Palais de l'Elysée ... Le père supérieur, le Père Petit, "joue de sa badine et de son bel esprit" pour rappeler à l'ordre les plus récalcitrants. Parmi ceux-ci, quelques années plus tard, Jean-Baptiste Muiron fera déjà preuve de caractère en subissant souvent le fouet et la prison. Il est le fils d'Eustache Nicolas Muiron, Fermier général, et propriétaire d'une des belles demeures de Sceaux.

Parmi les camarades de Charles-Jean, nous trouvons quelques personnages qui vont s'illustrer pendant la Révolution ou l'Empire : Desaix, Hérault de Sechelles cousin de la duchesse de Polignac, Pasquier, Louis de Narbonne ... ; ce dernier deviendra même Ministre de la Guerre à la fin du règne de Louis XVI. Les registres du collège nous apprennent que Charles-Jean est de santé fragile, fréquemment sujet à de fortes fièvres de longue durée et à quelques problèmes de croissance. A l'enseignement général qu'il reçoit, il ajoute celui du dessin et de la danse ... ; En classe de première, il soutient un mémoire de Mathématiques et en terminale, une thèse de physique, domaine dans lequel il se livre à quelques expériences.

Charles-Jean n'aura pas la chance d'avoir des professeurs qui entreront dans l'histoire ... et pourtant, quelques années de plus à Juilly lui auraient fait découvrir l'enseignement des "bons pères Billaud et Fouché" qui ne tarderont pas à figurer parmi les plus grands artisans de la Terreur puis de contribuer à la chute de Robespierre. Si Billaud Varenne connut la déportation, Fouché quant à lui, Ministre de la Police puis duc d'Otrante deviendra une des grandes figures de l'Empire (1).

(1) Billaud Varenne membre du Comité de Salut Public signa en juillet 1794 le Procès Verbal d'Arrestation de Florian

Dans ce milieu si inspiré par "les Lumières" qu'était l'Oratoire, de telles relations auraient sans contestation possible favorablement éclairé la vie de Charles-Jean Certain. En septembre 1780, Charles-Jean quitte Juilly. Il va un moment se consacrer aux "Belles Lettres" puis entreprendre "L'étude des Lois". Ils s'installe à Paris, non rue Neuve Saint-Eustache où "sa maison" est occupée par ses cousins, mais dans l'Ile Saint-Louis, rue Poulrière. Il fait alors la connaissance d'un de ses voisins avocat au Parlement : Gilbert Ameil. Celui-ci, la quarantaine passée, deviendra son beau-père en 1792. Pour l'heure, Elisabeth Ameil, la future Madame Certain, n'est qu'une petite fille de quatre à cinq ans.

AVOCAT ET CONSEILLER DU ROI (1782-1790)

Avant même d'atteindre sa vingtième année, Charles-Jean devient "avocat en parlement". Mais Charles-Jean Certain a de l'ambition et Nicolas Beaujon est fidèle à son ami défunt. Au printemps 1783, Charles-Jean postule la charge de Conseiller du Roi en sa Cour des Aides (1). Pour obtenir une telle position, outre la compétence et les parrainages, il faut être majeur, 25 ans à cette époque. Aussi le Roi est-il sollicité, Charles-Jean lui est présenté et le 2 juillet 1783 Louis XVI "signe" à Versailles une dispense d'âge pour le Chevalier Certain qui devient ainsi un des plus jeunes Conseillers du Roi de France ! A la Cour des Aides il fait la connaissance d'André Louis Pillet, qui sera témoin à son mariage, et du marquis de Pastoret qui restera son ami jusqu'à ce que la mort les sépare (2).

L'année suivante, en 1784, le conseil de famille se réunit à nouveau et décide de l'émancipation du mineur Charles-Jean Certain. Charles-Jean est jeune (21 ans), il est riche (2 millions de Livres), les revenus de ses charges et de son patrimoine sont importants et, Conseiller du Roi, il appartient à la noblesse de robe. Quant à Nicolas Beaujon, il peut se montrer satisfait. Il a rempli sa mission ; le jeune orphelin qui lui a été confié est devenu un gentilhomme cultivé. Mathématiques, Sciences physiques, Belles Lettres, Dessin... et Danse ; le monde est ouvert à Charles-Jean Certain. La Haute Société et même la Cour peuvent devenir ses lieux de

(1) Cour des Aides : Juridiction qui jugeait tous les procès relatifs aux différentes impositions : taille, aide et gabelle

(2) Le marquis de Pastoret, né à Marseille en 1756 avait été nommé Conseiller à la Cour des Aides en 1781 et avait acquis une certaine notoriété en publiant un "Eloge de Voltaire" en 1779. Bien que marquis, lui, avait dû attendre d'avoir 25 ans pour entrer à la Cour des Aides

prédilection, il pourra y exercer "les bonnes manières" et "l'art exquis de la conversation", ces grandes valeurs de la fin de l'Acien Régime. Mieux encore, Nicolas Beaujon lui a très tôt "choisi un état". Il est donc fort probable que Charles-Jean n'effectua pas ce séjour "chez l'étranger" souhaité par son père ; mais ce fut bien là le seul voeu de Jean-Baptiste Certain que Nicolas Beaujon n'exauça pas.

Cette éducation brillamment réussie va faire naître chez le grand et richissime banquier un noble projet. Touchant au terme de sa vie il décide de "donner aux malheureux un peu de son bien". En 1785 il obtient du Roi le droit de fonder sur la Paroisse de St Philippe du Roule un hospice "pour y faire nourrir et instruire des orphelins". En 1795 cet hospice sera transformé en hôpital par la Convention (1). Aujourd'hui ce bâtiment majestueux se dresse encore au 208 de la rue du Faubourg Saint Honoré (Hôtel Beaujon). Il appartient à la Ville de Paris et rassemble crèche, conservatoire et centre d'animations (Espace Beaujon). L'âme de Nicolas Beaujon y est toujours présente, mais aussi celle de Charles-Jean Certain qui inspira cette belle entreprise.

L'illustre banquier meurt en décembre 1786. Le Palais de l'Elysée revient au Roi Louis XVI qui le vend à Louise d'Orléans, belle-soeur de la duchesse d'Orléans, elle-même fille du duc de Penthièvre. Quelques années avant que n'éclate la Révolution, les ambitions du jeune chevalier Charles-Jean Certain sont claires ; consolider sa fortune et gravir les échelons de la noblesse en devenant baron, puis comte et pourquoi pas duc ou même marquis. Aussi fréquente-t-il avec l'enthousiasme et l'ardeur de la jeunesse les fêtes parisiennes de la monarchie finissante.

La duchesse de Polignac, cousine de son camarade de collègue Hérault de Séchelles, est devenue l'amie intime de la Reine Marie-Antoinette. Hérault de Séchelles a obtenu la charge brillante d'Avocat Général. Sa beauté et son éloquence en ont fait l'idole des dames de la Cour, il mène grand train et vole de salon en salon ; sans doute entraîne-t-il quelques fois Charles-Jean dans ses sorties mondaines.

En 1786 le chevalier Certain habite à nouveau sa maison de la rue Neuve St Eustache à deux pas de l'Hôtel de Toulouse (2) ; il n'est pas impossible qu'il ait assisté aux derniers bals masqués organisés par la princesse de Lamballe en l'honneur de la Reine et qu'il ait entrevu Florian remettant à Marie-Antoinette "ces vers biens connus" qui lui seront tant reprochés en 1794 (3).

(1) L'hôpital Beaujon devenu par trop exigü sera transféré à Clichy en 1935

(2) Ses amis Ameil vont y occuper le 3ème étage

(3) Florian occupe alors un vaste appartement de l'Hôtel de Toulouse où il composera nombre de ses ouvrages

Le 18 août 1787, le Conseiller du Roi Certain va vivre un des premiers affrontements majeurs entre le peuple de Paris et la monarchie. Ce Jour-là les frères du Roi se rendent au Palais de Justice pour faire enregistrer de nouveaux impôts à la Cour des Aides. Le comte d'Artois, futur Charles X, se fait violemment huer par la foule ; ses gardes tirent leur épée et font plusieurs blessés. A une très faible majorité, la Cour rejette l'enregistrement de l'impôt. Charles-Jean, comme la suite de notre histoire le montrera, par prudence et par légalisme royal, vota très certainement à l'opposé des vœux du peuple de Paris. A la différence de nombreux hommes de loi, dès ce jour-là il montre ainsi son opposition à la Révolution naissante.

Pour accéder à "la Haute Noblesse" Charles-Jean doit attacher à son nom celui d'un "fief". Les premiers mois de la Révolution vont lui faire entrevoir un moment cette possibilité, mais il devra très vite abandonner cet espoir, du moins pour de longues années. La noblesse héréditaire est abolie en juin 1790. La noblesse de robe en avril 1791. Charles-Jean Certain n'est plus chevalier. Il devient "ci-devant Conseiller à la Cour des Aides", puis "Citoyen". Il devra attendre plus de trente ans pour devenir baron ... puis comte.

LE DEBUT D'UNE ACQUISITION : BELLOZANNE (1790-1792)

La mise en vente des ci-devant biens du clergé, devenus biens nationaux, donne l'occasion à Charles-Jean d'acquérir une terre à laquelle il pourrait attacher son nom. Dès le début de 1790 il jette son dévolu sur le domaine de Bellozanne, ancienne abbaye des Prémontrés dans le Pays de Bray en Haute-Normandie (1). C'est Madame Ameil, née Fournier, sa future belle-mère qui lui fait découvrir Bellozanne.

Marie-Anne Fournier est fille d'un marchand de toiles de la ville de Saint-Quentin. Son père Nicolas Quentin Fournier appartenait à une famille de tisserands du Pays de Bray et avait quitté son village natal des Aulieux au milieu du siècle pour la grande ville textile du Nord. Le grand-père de mon grand-père emprunta le même chemin du Nord environ un siècle plus tard, mais lui, fabricant de fromages, s'arrêta à Bapaume. Le grand-père de Marie-Anne était né à Merval, village voisin de Bellozanne.

(1) Voir le résumé de l'histoire de l'abbaye de Bellozanne en annexe

Les faits sont donc suffisamment concordants pour pouvoir affirmer que Charles-Jean Certain doit son engouement pour Bellozanne à sa future belle-mère, qu'il connaît, rappelons-le, en 1790 depuis une dizaine d'années. Un document d'archives vient étayer cette thèse ; en janvier 1790, Marie-Anne Fournier, séparée de biens d'avec son mari, prête 40.000 livres à Charles-Jean pour acheter des biens nationaux. A la même époque le Père Charles Honoré Dufour, ami de la famille Fournier-Ameil, vient d'être relevé de sa charge de Prieur de l'abbaye de Bellozanne qu'il occupait depuis 1785. Tous les moines ont quitté le cloître, mais le Père Dufour reste sur place et devient Curé de la Paroisse Sainte Marguerite de Bellozanne (1).

En octobre 1790 Charles-Jean Certain donne procuration à Charles Honoré Dufour pour acheter la ci-devant abbaye, puis en gérer les biens. La valeur de l'abbaye de Bellozanne, des terres qui l'entourent et des fermes qui lui sont attachées est estimée à 241.000 Livres. Aux adjudications de janvier et février 1791, Charles-Jean n'acquiert que les fermes ; la vente des bâtiments conventuels est remise à plus tard. Au cours du printemps 1791, à la suite de l'abolition de la noblesse de chancellerie, le ci-devant chevalier est indemnisé de la perte de ses charges anoblissantes : pour celle de Secrétaire du Roi, héritée de son père, il reçoit 120.000 Livres et pour celle de Conseiller à la Cour des Aides 40.000 Livres (2). Charles-Jean Certain ne manque donc pas de liquidités. Pourtant en juillet les bâtiments de l'abbaye sont adjugés au duc de Longueville. Pour cause de folle enchère, l'acte sera cassé.

Lorsque "mon oncle" Dom François Philippe Gourdin, ci-devant moine bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de St Ouen à Rouen, vient le 13 septembre 1791 à Bellozanne, voilà près de deux ans que l'abbaye est laissée à l'abandon et progressivement pillée. A la demande de la commune de Rouen il a pour mission de sauver les quelques deux mille livres qui s'y trouvent. Il ne pourra que constater que tout a disparu. A la veille de Noël 1792 une nouvelle adjudication a lieu. Charles Cartier, un boucher du Pont de l'Arche, devient propriétaire des bâtiments de l'abbaye pour seize mille cinq cent Livres. Charles-Jean Certain va devoir attendre encore près de cinq années avant de devenir maître de la totalité de la Terre de Bellozanne ...

(1) Le père de La Mare, autre moine, bibliothécaire de l'abbaye devient curé de Brémontier
(2) Cette indemnisation a de quoi surprendre ; pourtant suite à une loi votée par l'Assemblée et approuvée par le Roi, elle est appliquée à tous les propriétaires de Charges

LA REVOLUTION ET L'EMPIRE

LES CERTAIN A SCEAUX

A la fin de l'année 1791, la tension, l'insécurité et la peur vont grandissant :

"Paris n'avait plus la physionomie de 1789 et de 1790. Ce n'était plus la Révolution naissante, c'était un peuple marchant ivre à ses destins, au travers des abîmes par des voies égarées. L'apparence du peuple n'était plus tumultueuse, curieuse, empressée ; elle était menaçante. On ne rencontrait plus dans les rues que des figures effrayées ou farouches, des gens qui se glissaient le long des maisons afin de ne pas être aperçus, ou qui rodaient cherchant leur proie" (1)

Se sentant menacés, de nombreux membres de la bourgeoisie et de la petite noblesse, sans aller jusqu'à l'émigration, décident de s'exiler aux environs de la Capitale. Charles-Jean Certain fait partie de ceux-ci.

LA MAISON TRUDON DEVIENT LA MAISON CERTAIN

En cette fin de XVIIIème siècle, la réputation de Sceaux est bien établie. Sa situation, l'air sain et tempéré qu'on y respire, la beauté de ses jardins et de ses paysages en font un des plus beaux villages des environs de Paris. Un bon nombre de bourgeois parisiens s'y sont retirés ou y possèdent simplement une "maison de campagne". Dès son plus jeune âge Charles-Jean Certain entend parler de Sceaux, que ce soit par son père ou par Nicolas Beaujon. En effet quelques Secrétaires et Conseillers du Roi y possèdent une propriété : les Chevaliers Chavet, Muiron, de Merey et de Foissy. Quelques années plus tard, jeune Conseiller du Roi, il a fréquenté "la cour" de l'Hôtel de Toulouse, qui de temps en temps se déplaçait au Château de Sceaux.

En ces temps révolutionnaires son ami le marquis de Pastoret est très lié à notre concitoyen Palloy, le démolisseur de la Bastille. Il est fort possible que Charles-Jean l'ait rencontré et que sa verve légendaire ait conforté le ci-devant Conseiller du Roi dans sa décision. L'arrivée de Charles-Jean Certain à Sceaux n'est donc en aucun cas liée au hasard.

(1) Chateaubriand : Mémoires d'Outre-Tombe



Porche de la Maison CERTAIN -
cliché J.L. Gourdin

En décembre 1791 il achète la propriété de la veuve Trudon pour "41.000 Livres en assignats en cours".

La propriété Trudon est une des plus belles de Sceaux. Sur la Grande Rue du Puits, derrière un immense porche de pierre se dresse une demeure élégante et spacieuse. Les jardins sont superbes et très biens tenus. La vue sur le Parc de Sceaux et le Bois de Verrières y est splendide. Cette demeure existe encore aujourd'hui au coin de l'avenue Cauchy et de la rue Emile Morel. C'est une des rares maisons du XVIIème siècle qui nous soit parvenue dans son état primitif. Son grand jardin a laissé place au Lycée Marie-Curie. Mais elle est désormais totalement écrasée par le lourd bâtiment de l'Education nationale et combien de Scéens passent régulièrement devant elle sans jamais la remarquer !

En 1791, la maison Trudon est "très proprement arrangée et très bien distribuée pour les logements". Une de ses ailes est prolongée par une adorable petite chapelle. Passé le perron on accède au rez-de-chaussée dans une grande salle dallée. Autour, une salle à manger, l'office et la cuisine. Au premier étage une grand salon bibliothèque, un boudoir, une salle de billard et trois appartements de maîtres. Au second étage treize chambres d'amis et de domestiques.

D'une surface de près de deux hectares, le jardin est composé de parterres, de bosquets et de bassins alimentés en eaux courantes venant d'Aulnay et se dirigeant vers les cascades et le grand canal du Parc de Sceaux. On y trouve un potager, une serre, une basse cour et une écurie. Au sud de ce grand jardin enclos de murs une élégante grille s'ouvre sur la campagne, face à la propriété du citoyen de Mérey (1).

MARIAGE A SCEAUX

Le vieil ami de Charles-Jean, Gilbert Ameil, ci-devant avocat au Parlement est devenu l'Accusateur Public du Vème arrondissement de Paris. Sa fille Elisabeth a grandi, en 1792 elle entre dans sa seizième année, l'âge exact de Juliette Récamier et de Désirée Clary destinées à régner l'une sur le monde politique, l'autre sur la Suède. Charles-Jean demande Elisabeth en mariage. Est-il vraiment amoureux ?

L'Homme de loi, persuadé qu'un jour ou l'autre il risque d'être inquiété, cherche-t-il à accroître la protection que pourrait lui apporter son ami Accusateur Public en épousant sa fille ?

(1) La description de la maison et du jardin est un résumé de celle donnée dans l'Acte d'acquisition de décembre 1791

Ou comme le banquier Récamier le mariage est-il pour lui le moyen de transmettre ses biens à une famille amie pour le cas où il lui arriverait malheur ? Le contrat de mariage conclu le 12 octobre ne permet pas d'apporter une réponse claire à ces interrogations.

Loin du tumulte parisien, les noces vont avoir lieu à Sceaux et les jeunes mariés s'y installeront dès la cérémonie célébrée. Le lundi 15 octobre 1792, en l'Eglise Saint Jean-Baptiste, Charles Jean Certain et Elisabeth Victoire Ameil reçoivent la bénédiction nuptiale de leur ami le Père Dufour curé de la paroisse Sainte Marguerite de Bellozanne, ci-devant prieur de l'abbaye du même nom. Dès leur entrée dans l'église Charles-Jean et Elisabeth ont pu remarquer sur leur droite un grand vide encore encombré de quelques gravats. Sur décision du Conseil Général de la Commune de Sceaux en date du 6 octobre, la chapelle du duc de Penthièvre et l'autel de St Mammès viennent d'être détruits.

Cette vision de destruction va marquer nos jeunes mariés. A la sortie de l'église le mauvais temps qui sévit sur la région parisienne depuis plusieurs semaines, s'est quelque peu assagi. Les bourrasques et les violentes averses se sont éloignées et sur le parvis les vigneron de Sceaux, ayant momentanément interrompu les derniers travaux des vendanges, sont venus saluer leurs nouveaux concitoyens. Ce mariage constitue le premier maillon d'une longue chaîne d'évènements qui vont modeler l'histoire de Sceaux du XIXème siècle, aussi est-il important que nous nous arrêtions un instant pour un bref regard sur "l'Etat" de la France et de notre village en cet automne 1792.

LE LUNDI 15 OCTOBRE 1792

Six mois plus tôt, la France a déclaré la guerre à toute l'Europe, une partie de notre territoire a été envahie, la Patrie a été décrétée en danger. Trois semaines plus tôt, la République a été proclamée, une et indivisible. Le Roi et sa famille sont emprisonnés depuis deux mois dans la Tour du Temple, non loin de la paroisse parisienne de Charles-Jean et d'Elisabeth. Début septembre, de sa fenêtre Marie Antoinette a pu voir avec horreur la tête de son amie la princesse de Lamballe au bout d'une pique ostensiblement brandie par une foule déchainée. Trois mois plus tard, Louis XVI sera guillotiné. En cet automne 1792, passant de la Royauté à la République, la France s'apprête à basculer dans la Terreur.



A Sceaux, quelques mois auparavant Florian a démissionné de son poste de Commandant de la Garde Nationale. A Paris, son éditeur Didot sort de presse la première édition de ses fables ; elle seront publiées le 21 octobre. Le duc de Penthièvre n'apparaît plus à Sceaux. Il s'est retiré à Bizy après avoir donné son domaine à sa fille, la duchesse d'Orléans. Celle-ci vient de faire à Sceaux une brève et dernière apparition puis a rejoint son père à Vernon où il va s'éteindre six mois plus tard. Sceaux-Penthièvre va devenir Sceaux-l'Unité.

Palloy est au front de l'Est et bien que le parc soit toujours ouvert au public, les fêtes ont été momentanément interrompues. Le démolisseur de la Bastille commence à rencontrer quelques difficultés : Dumouriez l'accuse de désertion et Marat, dans son journal, le traite de vil coquin, de boutefeuf soudoyé et même d'aristocrate !

Mais de meilleures nouvelles sont arrivées du front ; c'est la victoire de Valmy (20 septembre) ; c'est l'entrée des troupes françaises en Savoie (le 24), à Nice (le 29), à Bâle (le 3 octobre) et à Worms (le 5). Le 7 octobre, les Autrichiens ont levé le siège de Lille et le 14, les Prussiens ont évacué Verdun. La veille au soir, à Paris sur la "ci-devant Place Louis XV", actuelle place de la Concorde, une grande fête était donnée pour célébrer toutes ces victoires de la jeune République. Pour la première fois la Marseillaise a remplacé le traditionnel Te Deum.



Le Général Mortier - 1792
Est. B.N.

RENCONTRE LILLOISE : MORTIER - EGALITE

En ce 15 octobre aussi, à Lille, un jeune fils de bourgeois de Cateau-Cambrésis, le Capitaine Mortier, et un jeune prince, le général Egalité, font connaissance à l'armée du Nord. Ils vont contribuer à la libération totale de la patrie (effective le 21 octobre) et trois semaines plus tard (le 6 novembre) au sein de l'armée de Dumouriez, ils vont se conduire en héros à la grande bataille de Jemmapes. Est en train de naître une solide amitié qui, durant plus de quarante ans, va résister aux plus fortes tempêtes qu'ait connues l'histoire de notre pays.

Le Capitaine Mortier a 24 ans. Il deviendra Maréchal de l'Empire en 1804, duc de Trévise en 1808 et même Ministre de la Guerre et Président du Conseil en 1834, sous le règne de Louis-Philippe ...

Le Général Egalité a 19 ans. Il doit son nom à Philippe Egalité, son père, le duc d'Orléans qui, début septembre, s'est vu imposer ce changement d'état civil par la Commune de Paris. En fait, le Général Egalité n'est autre que le duc de Chartres, le futur Louis-Philippe, dernier Roi de France de 1830 à 1848.

Quel clin d'oeil de l'histoire ! Deux personnages que rien ne prédisposait à se rencontrer vont devenir en quelques semaines de tourmente révolutionnaire, les meilleurs amis du monde. Pendant plus de 20 ans, ils vont suivre des chemins fort différents : la gloire pour le roturier, l'exil pour le prince ; puis en 1834, nous les retrouverons tous deux gouvernant la France : le roturier sera devenu Premier Ministre nommé par le prince devenu Roi !

Autre clin d'oeil, celui-là fait par l'histoire de Sceaux ! ... le duc de Chartres, fils du duc et de la duchesse d'Orléans (1) est le petit fils du duc de Penthièvre ... En 1792, il est héritier de la baronnie de Sceaux, propriété de sa mère depuis plus d'un an (2). A la mort de sa mère, le Général Egalité devrait donc devenir seigneur de Sceaux comme le fut le duc de Penthièvre ... Les soubresauts de la Révolution vont en décider tout autrement. Non seulement le duc de Chartres, même devenu Roi, ne prendra jamais possession du Domaine de Sceaux, mais, plus surprenant encore, le fils du Capitaine Mortier (Napoléon Mortier) en deviendra le propriétaire en 1829.

A Lille, en ce 15 octobre 1792, dans leur garnison du Nord, ni le ci-devant duc de Chartres, ni le futur duc de Trévise ne peuvent imaginer un seul instant un tel transfert de propriété. Le 28 juillet 1835, boulevard du Temple à Paris, le duc de Trévise trouvera la mort au côté de Louis-Philippe d'une balle en pleine tête qui était destinée à son Roi (attentat de Fieschi). C'est à Jemmapes que le Capitaine Mortier aurait pu être tué auprès de son Général ! Nous verrons que le destin et l'histoire du Domaine de Sceaux en auraient été alors totalement modifiés ...

(1) Les habitants de Sceaux l'appellent : "Citoyenne Egalité" !

(2) La petite histoire raconte que le duc de Chartres doit sa venue au monde aux eaux du Pays de Bray ! En effet, sa mère la duchesse d'Orléans alla en juillet 1772 prendre les eaux à Forges, réputées pour le traitement de la stérilité ... et en 1773 naquit le futur Roi



L'Attentat de Fieschi - 1835
Est. B.N.

LA TERREUR

A Paris, la peur accentue ses effets et au cours du printemps 1793, Charles-Jean installe progressivement toute sa famille à Sceaux : le citoyen et la citoyenne Ameil, leurs enfants et la citoyenne Roger, veuve Fournier, la grand-mère maternelle d'Elisabeth. Avec son cocher, Jean Hardi, le citoyen Certain effectue de multiples allées et venues entre Sceaux et Paris, alors que sa toute jeune épouse apprend son métier de maîtresse de maison, assistée en cela par les citoyens Jean-Michel Bouchard, domestique et Antoine Bénard, jardinier, et par sa fidèle Marie Courtois, "sa femme de charge".

L'aggravation de la situation conduit Charles-Jean à prendre de plus en plus de distance avec Paris (1). Il en vient à confier à son ami Antoine Jean Beaurain la mise en location par appartement de sa maison de la rue Neuve Saint-Eustache. Seul Gilbert Ameil conserve une chambre au quatrième étage, par commodité sans doute pour ses activités nocturnes d'Accusateur public.

A Sceaux, à la fin du mois de juillet, au milieu de tous les notables locaux, la famille Certain et leurs domestiques assistent à la pose de la première pierre du nouveau lavoir en face de leur propriété (2). Au plus fort de la Terreur (septembre 93-Juillet 94), Charles-Jean ci-devant fonctionnaire royal pouvait être facilement convaincu "d'aristocratie" et cela suffisait déjà à l'envoyer à la mort. De plus, homme de loi, il avait visiblement omis de se placer du côté du nouveau pouvoir. Il va dès lors évoluer dans un milieu hostile où le moindre faux pas peut le conduire à la guillotine.

Danton, ci-devant avocat conseiller du roi lui aussi, Billaud Varenne, également ci-devant avocat et ancien professeur à Juilly, attaquent violemment les hommes de loi, les accusant "d'aristocratie révoltante" et les traitant de "suppôts de la tyrannie". Dès janvier 1793 il avait été demandé aux "jurisconsultes", d'obtenir un "certificat de civisme". Beaucoup n'oseront pas le solliciter, préférant ne pas s'exposer à un refus. Le citoyen Certain dut faire partie de ceux-ci. Pour donner toute la mesure des dangers contre lesquels Charles-Jean dut se prémunir, rappelons que les hommes de loi constituèrent la catégorie professionnelle la plus représentée parmi les victimes de la guillotine : près de cinq cents exécutions sur un total d'environ quatorze mille !

(1) Pourtant en ce même printemps 93, la toute jeune Juliette Récamier, femme du riche banquier, s'installe rue du Mail, artère voisine de la rue Neuve Saint-Eustache... Elle y habitera jusqu'en 1799.

(2) Sur le plan du lavoir de l'architecte Jean Baptiste Cuelin, ami de Charles-Jean et signataire à son acte de mariage, il est clairement indiqué le jardin du citoyen Certain.

Aussi, comme beaucoup de bourgeois parisiens "momentanément exilés" aux alentours de la capitale dans leur résidence d'été, gageons que Charles-Jean Certain dut se sentir plus en sécurité dans sa maison de Sceaux que dans celle de la rue Neuve Saint-Eustache et ceci, ô combien en ce jour de printemps 1794 où il apprit que parmi vingt-quatre hommes de loi guillotinés sur la place de la Révolution, se trouvaient deux ci-devant présidents de la Cour des Aides : André Hocquart et Henri-Guy Sollier.

Pour mieux évaluer encore la prudence qui dut être la ligne de conduite permanente de Charles-Jean Certain durant la Terreur, il convient de dire un mot du sort de deux de ses grands amis, tout comme lui, hommes de loi.

Brière de Surgy, premier témoin à son mariage, est auditeur à la chambre des Comptes au moment où la Révolution éclate. En 1791, il devient Commissaire de la Comptabilité et en 1792, membre du Conseil Général du département de Paris. Mais, en 1793, il est incarcéré comme suspect à la prison du Luxembourg et ne devra son salut qu'à la chute de Robespierre en juillet 1794.

Le marquis de Pastoret est lui, plus encore engagé dans les débuts de la Révolution. Il préside les assemblées électorales de Paris et sera élu le 3 octobre 1791, Président de l'Assemblée Législative. Il est à l'origine de la transformation de l'Eglise Sainte-Geneviève en Panthéon Patriotique et d'aucuns lui attribuent la formule inscrite au fronton "Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante". C'est à lui aussi que nous devons l'arrêt décrétant l'érection d'une colonne de la Liberté sur l'emplacement de la Bastille, décision prise à l'initiative de notre concitoyen Palloy (1).

Dans le même temps, à la demande personnelle du Roi, il conseillait celui-ci sur la manière de contenir et de canaliser les désirs de réformes. Ministre de la Justice et de l'Intérieur pendant quelques semaines, il démissionna de son poste devant le refus du Roi de lui accorder les moyens de répression qu'il demandait.

Après le 10 août 1792 et l'incarcération de Louis XVI, le marquis de Pastoret demanda à défendre le Roi. Cet acte ne pouvait rester impuni : des mandats d'arrêt furent lancés, des poursuites ordonnées. Pastoret quitta la France pour se réfugier en Savoie, puis en Italie et ne revint à Paris qu'en 1795, après la chute de Robespierre. Sa fuite l'empêcha donc d'assister au mariage de son ami Certain à Sceaux le 15 octobre 1792. Nous verrons qu'en 1826, il saura se faire pardonner cette absence.

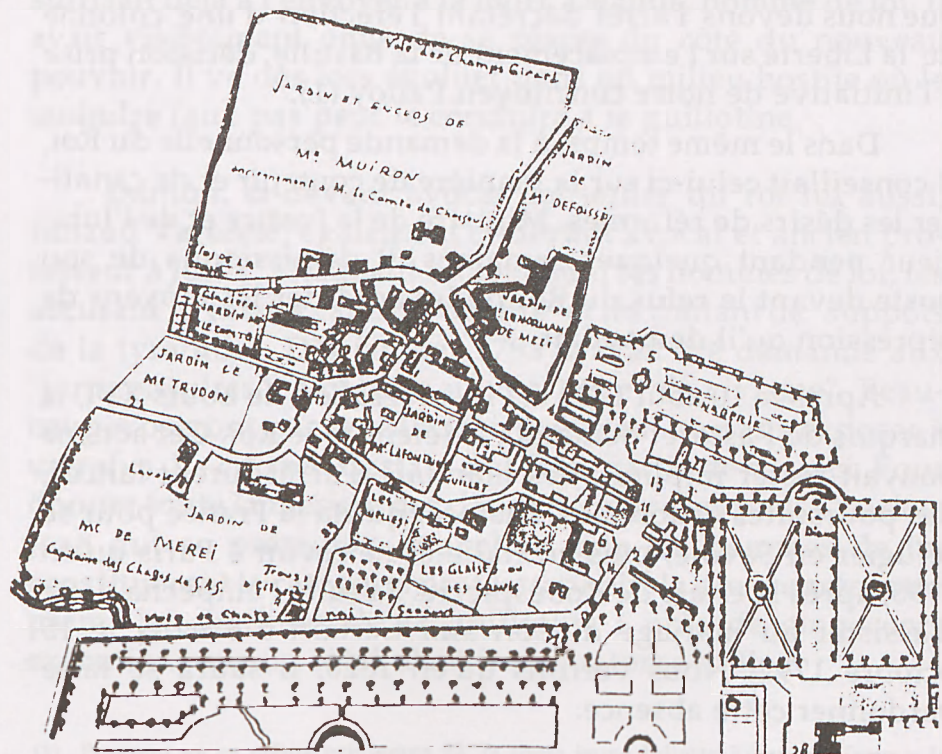
(1) Très liés depuis le tout début la la Révolution, Palloy et de Pastoret fréquentaient les loges maçonniques parisiennes où ils côtoyaient Danton, Sieyès, La Fayette, Petion et tant d'autres. Tous deux président le 14 juillet 1792 la pose de la première pierre de la Colonne de la Bastille. Louis XVI, invité, ne viendra pas à cette célébration.

Même retiré à Sceaux, le citoyen Certain n'était pas à l'abri d'une arrestation. En effet à cette époque deux notables scéens furent incarcérés dans les prisons parisiennes. Notre bouillant Palloy en décembre 1793 et l'ancien fermier général Muiron, le mois suivant. Tous deux possédaient pourtant de brillants "certificats de civisme républicain". Le citoyen Muiron tout autant que Palloy, son fils unique Jean-Baptiste, ancien élève de Juilly, venait de s'illustrer à la reprise de Toulon où il avait été blessé aux côtés d'un certain capitaine Bonaparte. (1)

C'est à cette époque aussi que le grand savant le marquis de Condorcet, caché un moment chez son ami Suard à Fontenay aux Roses, fut arrêté à Clamart. Le 27 mars 1794, il était conduit à la maison d'arrêt de Bourg la Reine où il allait mourir le surlendemain. En juillet, ce fut au tour de Florian d'être arrêté et emprisonné ...

Palloy, Muiron et Florian furent libérés quelques semaines après leur emprisonnement.

Il n'est donc pas exclu qu'au plus fort de la tourmente, Certain ait pu un moment être incarcéré ; pour le moins il dut solliciter les services de son beau-père et peut-être même aller se cacher quelques temps à Bellozanne chez son ami le Père Dufour ou dans l'une de ses fermes.



Plan de Sceaux-Penthièvre en 1783, d'après Cicille

Jean-Baptiste Muiron, devenu aide de camp du Général Bonaparte, sera tué à Arcole en novembre 1796. Son père deviendra comte d'Empire en 1810 et Maire de Sceaux en 1816. Il s'éteindra quatorze ans plus tard à l'âge de 90 ans.

En juillet 1794, la Terreur prend fin. Le cauchemar est terminé, Charles-Jean en sort vivant.

NAISSANCES : DEUX ENFANTS ET UN DOMAINE

L'hiver qui va suivre est extrêmement rigoureux. Pendant plusieurs semaines il gèle à pierre fendre. Les rivières "s'immobilisent", le bois de chauffage atteint des prix inimaginables. A Paris, le Bois de Boulogne est véritablement pillé. C'est dans ce froid sibérien que naît à Sceaux, le 10 janvier 1795, Charles Certain. Elisabeth a 18 ans, Charles-Jean 32.

L'on peut imaginer qu'en cette occasion le Père Dufour fit à nouveau le voyage de Sceaux pour baptiser "clandestinement" Charles dans la petite chapelle de la maison Certain, et qu'il mit à profit sa venue pour apporter "les bons produits" des fermes de Bellozanne, si précieux en ces temps de grande famine. C'est le 27 mars 1796 que ce grand ami de Charles-Jean va s'éteindre à Brémontier, village voisin de Bellozanne, chez son ami le Père de La Mare, à l'âge de quarante sept ans (1). Pendant cinq ans, il aura administré les fermes de son ami Certain, mais il ne connaîtra pas la joie de voir celui-ci acquérir enfin sa chère abbaye.

Le 28 septembre 1796, la famille Certain s'agrandit ; Elisabeth donne naissance dans sa maison de Sceaux à une petite fille que l'on baptise Caroline (2).

Quant à ses projets d'acquisition, Charles-Jean Certain ne désarme pas. Alors que l'Abbaye ne finit pas de tomber en ruine, plus de six ans après avoir acquis les fermes de Bellozanne, le 6 avril 1797, il rachète à Charles Cartier, pour "une bouchée de pain" (2 mille Livres) les bâtiments conventuels et l'Eglise Sainte-Marguerite. Ceux-ci avaient été évalués à 36 mille Livres en 1790 ! Le citoyen Certain est enfin propriétaire de la totalité du domaine abbatial de Bellozanne (environ 600 hectares).

Avant de se livrer à la destruction de l'abbaye, Charles-Jean Certain va organiser avec le Père de La Mare l'évacuation de tout le mobilier restant dans l'abbatiale : autels, statues, lutrins, panneaux de bas reliefs.

(1) Le Père Dufour est inhumé dans le cimetière de l'Eglise Sainte-Marguerite de Bellozanne, à quelques centaines de mètres de son abbaye.

(2) Caroline Certain épousera Armand Le Duc, Capitaine de cavalerie. Elle décédera le 26 février 1859 à Paris.

Toutes ces pièces en bois sculpté, oeuvres des moines artistes du début du siècle, vont dès lors remeubler les églises des environs et principalement celle de Brémontier dont le Père de La Mare est toujours le curé. L'une de ces oeuvres nous le verrons, ira même jusqu'à Sceaux. C'est le père de La Mare qui avait recueilli les dernières volontés de Charles-Honoré Dufour. Il connaissait donc parfaitement les liens qui unissaient Charles-Jean et Bellozanne. Ainsi, dès que le citoyen Certain prit possession de l'abbaye, aidé par le curé de Brémontier, s'assura-t-il de la sauvegarde de toutes les oeuvres d'art.

RENCONTRE SCEENNE : CERTAIN - LECOMTE

Quelques mois plus tard, nous sommes en 1798, un grand négociant enrichi par le "commerce révolutionnaire" va devenir propriétaire d'un château en ruine et de son parc. Il s'agit de Jean-François Hippolyte Lecomte et du Domaine de Sceaux. Dans les années qui vont suivre, nos deux scénés, Certain à Bellozanne et Lecomte à Sceaux vont achever l'un la destruction d'une abbaye, l'autre celle d'un château et transformer leur domaine en exploitation agricole. La similitude de leur entreprise et leur voisinage vont les conduire à se rencontrer.

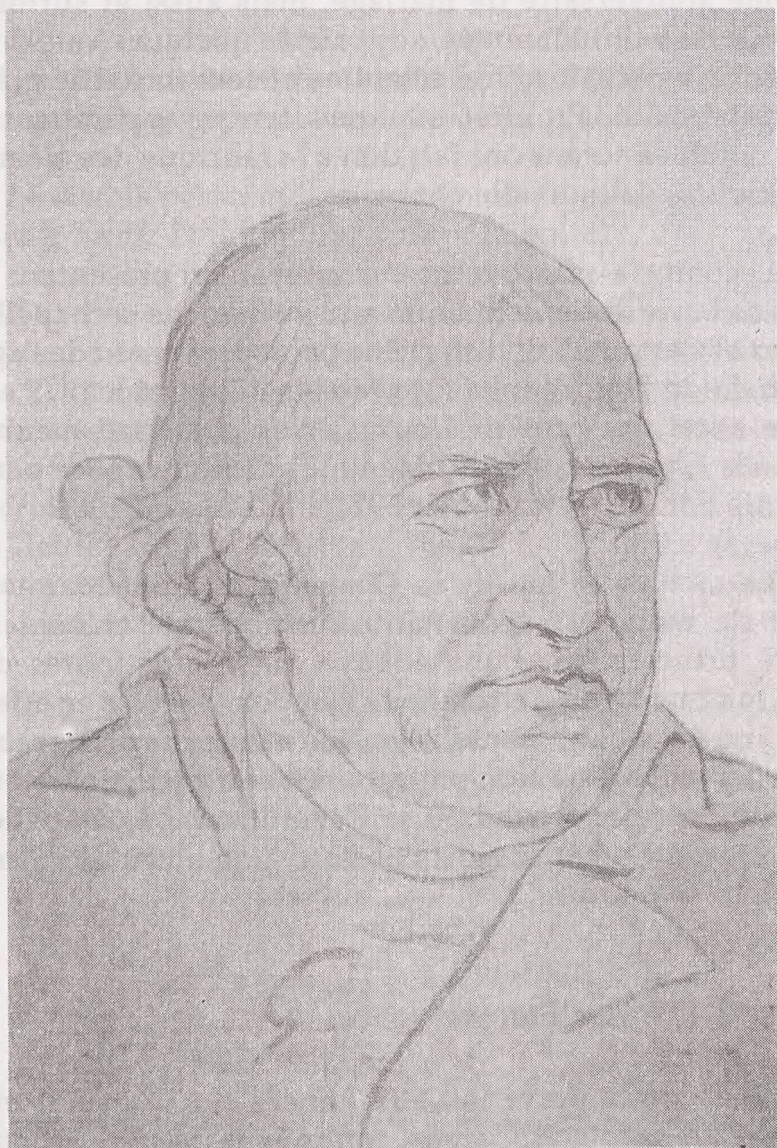
Leurs origines durent constituer un élément de sympathie supplémentaire dans leurs relations. En effet comme nous l'avons vu Charles-Jean était issu d'une famille du Comté de Mortain où vivaient encore nombre de ses parents, quant à François Hippolyte il était enfant de La Boussac, village breton distant de quelques dizaines de kilomètres seulement du comté normand de Mortain ! Leur éducation aussi était similaire. Lecomte avait été élevé chez les Oratoriens, à Dol en Bretagne. Il était devenu un ami proche de Fouché, qui sera nommé Ministre de la Police au cours de l'été 1799.

En mai 1799, François Hippolyte Lecomte vend à la Société du Jardin et des Eaux de Sceaux la propriété de la Ménagerie (1). Charles-Jean acquiert 4 des 90 actions de cette société et le droit d'utiliser les eaux de Sceaux pour "l'arrosage de ses jardins et la consommation de sa maison" moyennant une redevance annuelle de 50 francs. La Société du Jardin et des Eaux de Sceaux, sous la présidence de Eustache Nicolas Muiron, va dès lors organiser des bals à la Ménagerie (2).

(1) La conduite des eaux de Sceaux passait dans le jardin du Sieur Trevilliers qui bordait au nord la propriété Certain

(2) Voir article de J. Rambaud - Bulletin des Amis de Sceaux n°1 et 2 (1984-5)

Le premier a lieu un décadi de Prairial de l'An VII (le 20 mai 1799). Il est fort probable que Charles-Jean et Elisabeth vinrent y danser, mêlant leurs pas à ceux des Incroyables et des Merveilleuses. La vogue du Bal de Sceaux ira grandissante et dans les années 1810 et 1820, ce sera au tour de leurs enfants Charles et Caroline, de le fréquenter régulièrement avec leurs amis scéens et parisiens.



Portrait de François Hippolyte LECOMTE (Coll. particulière)

DON DE L'AUTEL DE LA CHAPELLE SAINT MAMMES

Le 5 octobre 1802, en l'église Saint Jean-Baptiste de Sceaux, François Hippolyte Lecomte épouse Anne Eugénie Stuart, irlandaise, fille d'un négociant du Havre. Ce mariage, célébré en la même église quasiment 10 ans jour pour jour après celui du citoyen Certain et de Mademoiselle Ameil, constitue un nouveau maillon de cette chaîne d'évènements qui vont modeler l'histoire de Sceaux au XIX^e. siècle.



La Chapelle de Saint Mammès -
Eglise de Sceaux - cl. J.L. Gourdin

Charles-Jean et Elisabeth accompagnés de leurs jeunes enfants, assistent à la cérémonie ; nous pouvons imaginer aisément leur émotion : certes, il s'agit pour eux de leur dixième anniversaire de mariage, mais aussi et surtout la chapelle de Saint Mammès, supprimée quelques jours avant leur noce, est aujourd'hui rétablie ; et ceci en partie grâce à leur générosité. En effet quelques temps auparavant nos deux notables scéens ont fait don à la fabrique des éléments essentiels de la nouvelle chapelle.

Lecomte a offert le grand tableau, représentant une scène de la vie de Saint Mammès, provenant de la chapelle de Sceaux et Certain l'autel en chêne peint provenant de l'église abbatiale de Bellozanne ! (1) C'est le même tableau, c'est le même autel qui près de deux siècles plus tard meublent enrore la Chapelle de Saint Mammès de notre église paroissiale. Ils ont été restaurés en 1971 et classés en 1984.

La reconstitution de la Chapelle de Saint Mammès à partir de mobiliers provenant d'une grande et noble demeure princière et d'une abbaye millénaire toutes deux disparues me semble chargée de symbole. J'y vois en effet de la part de nos deux scéens l'intention manifeste d'une recherche ardente d'absolution pour toutes les destructions et tous les crimes commis pendant la Révolution. La Chapelle de Saint Mammès mérite sans conteste à mes yeux le titre de "Chapelle expiatoire".

LES ENFANTS DE L'EMPIRE

Nous voici parvenus aux années du Consulat et de l'Empire, Lecomte et Certain continuent de faire fructifier leur fortune alors que le Capitaine Mortier, devenu Général de Division, vient enfin de faire la connaissance de Bonaparte ... sa rencontre avec le futur Louis-Philippe date déjà de près de 10 ans !



Le Maréchal Mortier
Est. B.N.

(1) Charles-Jean Certain fit également don à l'église de Sceaux d'un tableau représentant la Vierge et St Joseph. Ce tableau a aujourd'hui disparu

En 1803, Charles Certain, fils de Charles-Jean, est un petit scéen de 8 ans ; 3 personnages de sa génération, autres héros de notre histoire vont successivement apparaître :

- En mai 1803 naît à Paris Malvina Mortier, fille du Général

- En août 1804 naît à Issy-les-Moulineaux son frère, Napoléon Mortier. Il sera le seul fils du Général, devenu Maréchal de l'Empire en mai 1804 (1) Son parrain est un certain Napoléon Bonaparte qui vient de se proclamer Empereur ; sa marraine une certaine Joséphine de Beauharnais qui vient d'être faite impératrice ... En 1804 on ne peut être "mieux né" ! (2) Le tout nouveau Maréchal Mortier, s'il demeure l'ami du duc d'Orléans toujours en exil (3), semble donc avoir réussi très rapidement son offensive de charme auprès de Bonaparte.

- En 1808, naît Anne-Marie Lecomte, second enfant de Jean-François Hippolyte et de Anne Eugénie Stuart (4). Dès son enfance, tous ses proches l'appelleront communément Nancy.

Nos trois personnages sont en place, nous pouvons les laisser grandir et poursuivre notre histoire.

Charles Certain va choisir la carrière des armes. Ses supérieurs successifs, jusqu'aux plus illustres, seront unanimes : "Il a reçu une excellente éducation, il est très instruit et possède de grands moyens". Charles parle l'anglais et l'espagnol ; il est grand, fort, d'une bonne constitution et très apte au service actif. A 19 ans, le 11 février 1814, il est nommé sous-lieutenant à la Garde nationale de Paris. Le Maréchal Moncey duc de Conégliano, le doyen des maréchaux, en est le Major Général depuis le 8 janvier.

Nous sommes à l'époque de la Campagne de France, notre territoire est à nouveau envahi par les armées coalisées d'Europe ; l'Empire vit ses dernières semaines. Notre capitale, pour la première fois depuis quatre siècles, est menacée d'occupation. Charles va prendre part à la défense de Paris.



La Maréchale Mortier et ses enfants
Coll. part.



Le Maréchal et la Maréchale MORTIER
à Breslau le 19 mars 1808. (Tableau de
Gredel et Edouard - Coll. part.)

(1) Le Maréchal Mortier aura deux autres fils qui mourront en bas âge.

(2) En août 1804 également naît à Paris, Napoléon Joseph Duchatel, second fils de Jacques Duchatel, Conseiller d'Etat, futur comte d'Empire, qui va acquérir une résidence à Sceaux à l'emplacement de l'actuel lycée Lakanal. Napoléon Joseph Duchatel a lui aussi pour parrain Napoléon et pour marraine Joséphine. Madame Duchatel est alors une des maitresses attitrées de Napoléon ; "la petite histoire" prétend que Napoléon Joseph Duchatel aurait été un fils de ce dernier ...

(3) Le duc de Chartres est devenu duc d'Orléans en 1793 à la mort de son père Philippe Egalité.

(4) En mai 1804 les Lecomte avaient eu un fils : Jean-François Hippolyte.

Le 30 mars, les troupes russes tentent d'investir la ville par le nord ; depuis St Denis, le sous-lieutenant Certain et ses camarades sont rejetés vers Clichy et la plaine des Batignolles. A la Barrière de Clichy, le Maréchal Moncey rassemble ses Gardes Nationaux et organise l'ultime défense. "Modèle de toutes les vertus", il harangue ses jeunes officiers et ranime leur courage. Moncey et ses soldats tinrent jusqu'au soir et furent vaincus puisque l'annonce de l'armistice vint leur faire remettre le sabre au fourreau avant que leur position ait été emportée. Sur les lieux de ce légendaire combat, aujourd'hui la place Clichy, la ville de Paris fit ériger en 1869, un monument à la mémoire du Maréchal Moncey et des vaillants défenseurs de la Capitale (1).

La chute de Paris entraînait celle de l'Empire. La royauté de retour, le Maréchal Mortier duc de Trévise, en militaire discipliné fait allégeance à Louis XVIII. Le duc d'Orléans et sa mère rentrent d'exil.

Le 1er août 1814, Charles Certain est promu lieutenant et devient Gendarme de la Garde du Roi. Parmi ses supérieurs, il retrouve le Maréchal Moncey nommé Inspecteur Général de la Gendarmerie. A l'aube du printemps suivant, Napoléon renoue avec le pouvoir. Louis XVIII repart pour l'exil.

Le 22 mars 1818, le duc d'Orléans, le maréchal Mortier et un détachement des gendarmes de la Garde accompagnent le vieux roi jusqu'à Lille. Charles fait partie de cette escorte qui aux frontières, va une dernière fois rendre les honneurs à Louis XVIII. Le lendemain, le duc d'Orléans reprend lui aussi le chemin de l'exil, non sans laisser à son ami Trévise un dernier message :

Lille, 23 mars 1815

"Je viens mon cher maréchal, vous remettre en entier le commandement que j'aurais été heureux d'exercer avec vous dans le département du Nord. Je suis trop bon français pour sacrifier les intérêts de la France, parce que de nouveaux malheurs me forcent de la quitter. Je pars pour m'ensevelir dans la retraite et l'oubli. Le Roi n'étant plus en France, je ne puis vous transmettre d'ordres en son nom ; il ne me reste qu'à vous dégager de l'observation de tous les ordres que je vous avais transmis et à vous recommander de faire tout ce que votre excellent jugement et votre patriotisme si pur vous suggéreront de mieux pour les intérêts de la France et de plus conforme à tous les devoirs que vous aurez à remplir. Adieu, mon cher maréchal, mon coeur se serre en vous écrivant ce mot. Conservez-moi votre amitié, dans quelque lieu que la fortune me conduise, et comptez à jamais sur la mienne. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu de vous, pendant le temps trop court que nous avons passé ensemble. J'admire votre loyauté et votre beau caractère, autant que je vous estime et que je vous aime, et c'est de tout mon coeur, mon cher maréchal, que je vous souhaite toute la prospérité dont vous êtes digne et que j'espère encore pour vous".

"L.P. D'ORLEANS"

(1) Je suis né et j'ai passé toute mon enfance et mes jeunes années aux Batignolles, à deux pas de la Place Clichy (1949-1973) là où Charles Certain, mon cousin, contribua à la défense de Paris.

Charles est né à Sceaux, là où j'habite depuis plus de dix ans. A travers les siècles, au delà des liens familiaux, il y a des coïncidences et des hasards parfois bien étranges ...

Au moment où débute les "Cent jours" ; Charles Certain, tout juste âgé de 20 ans est déjà riche d'une expérience militaire : il a combattu vaillamment aux côtés du Maréchal Moncey et il a approché le Maréchal Mortier, le duc d'Orléans et Louis XVIII.

LA RESTAURATION

LES BELLOZANNE ET LES TREVISE

A Sceaux pendant les Cent jours, le malheur s'abat sur la Maison Certain. Dans l'après-midi du 3 juin 1815, Madame Certain, née Elisabeth Ameil y rend son dernier soupir à l'âge de 39 ans. Le lendemain, c'est le maire de Sceaux, Jean-Etienne Lavit de Clausel, "petit gendre" du comte Muiron, qui signe l'acte de décès. Sur cet acte Charles-Jean Certain est qualifié d'"ancien magistrat et propriétaire". La cérémonie religieuse est célébrée en l'Eglise de Sceaux et Elisabeth est inhumée dans le tout nouveau cimetière, rue Houdan. Dans les registres paroissiaux, le curé Martineau de Preneuf se contentera d'écrire trois lignes et d'apposer sa signature. Cette fois Charles-Jean est qualifié de Bourgeois.

Deux semaines plus tard se livre la fameuse bataille de Waterloo. Le Maréchal Mortier, cloué au lit par une sciatique, ne participe pas à l'ultime combat. Il vend son cheval au Maréchal Ney qui va entrer dans l'histoire comme le héros malheureux responsable de la dernière défaite. Le 3 juillet, le lieutenant Certain va faire partie du groupe d'officiers qui ira "rejoindre le Roi à Cuvilly", au nord de Compiègne et qui l'escortera jusqu'à Paris alors aux mains des anglais et des prussiens.

LA DOUCEUR DE LA RESTAURATION

La seconde Restauration sera pour nos héros un temps de calme et de retraite. Louis-Philippe d'Orléans choisit de rester en Angleterre avec sa famille. Il ne rentrera de son second exil qu'en avril 1817. C'est alors qu'il achètera le Domaine de Neuilly, parc de 220 hectares couvrant les deux tiers du Neuilly actuel.



Le duc de Trévise se retire sur sa terre du Plessis-Lalande qu'il a achetée en 1812 et qui avait appartenu avant la Révolution au prince de Conti, cousin de Louis-Philippe d'Orléans. A quelques kilomètres à l'est de Paris, sur 400 hectares, le château des Trévise s'élève au milieu de parcs, de bois et de fermes. Toutes ces terres aujourd'hui disparues, ont laissé place à une petite ville née en 1899, le Plessis Trévise ; mais en 1815 et 1816 le Maréchal s'y adonne à une de ses passions favorites : l'agriculture.

François Hippolyte Lecomte poursuit un moment ses affaires, allant et venant de sa maison de la rue du Bac à sa "ferme de Sceaux". Gravement malade il s'éteindra à Sceaux en février 1819. Ses enfants, Jean-François Hippolyte et Anne-Marie, encore adolescents héritent du Domaine (1).

Quant à Charles-Jean Certain, il quitte Sceaux définitivement et met sa propriété en vente. Celle-ci est achetée en septembre 1816 par le comte et la comtesse de la Bourdonnaye. Cette vente met fin à vingt-cinq ans de présence des Certain à Sceaux.



Le Comte de la Bourdonnaye
Est. B.N.

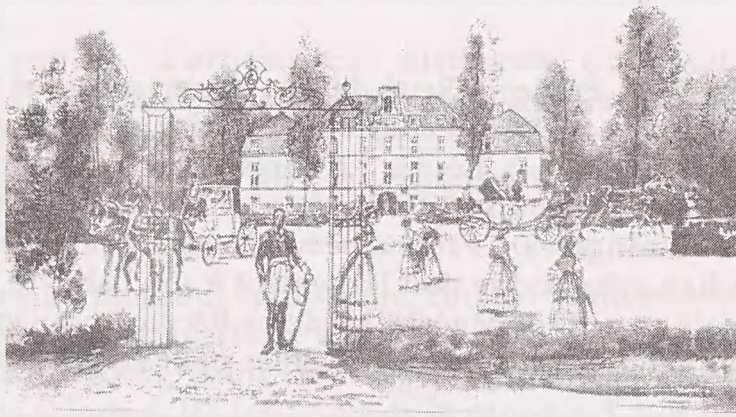
Le très noble et très illustre comte Charles Esprit Marie de La Bourdonnaye de Blossac vient d'être élevé au rang de Pair de France par Louis XVIII. Il appartient à une grande et vieille famille de la noblesse bretonne. Il fut intendant de Poitiers et de Soissons, puis émigra pendant la Révolution. En 1820, au décès du comte Muiron, maire de Sceaux, le comte de la Bourdonnaye deviendra conseiller municipal. Il quittera notre ville deux ans plus tard vendant la Maison Certain à la famille De Bure, grands libraires parisiens.(2)

La duchesse douairière d'Orléans, la fille du duc de Penthièvre, dépossédée de la totalité de ses nombreuses propriétés, cherche à acquérir une résidence calme et agréable à proximité de Paris. Elle souhaite y cacher ses amours de vingt ans avec Rouzet de Folmon, le protecteur des heures noires de sa vie. Sinet nous relate qu'elle visite dans ce but son ancienne terre de Sceaux, mais la disparition du château et surtout la destruction totale des jardins, des cascades et des bois, la dissuade d'une éventuelle acquisition de ce domaine qui avait été sa propriété de 1791 à 1793 (3). Dans le cadre de ces recherches, elle acheta à Chateaubriand trois billets de la loterie que celui-ci avait organisée pour vendre sa "chère Vallée aux Loups", mais cette opération n'eut aucune suite.

(1) Lecomte laisse une fortune colossale évaluée à environ quatre millions de francs et principalement constituée de terres en Normandie, en Bretagne, aux Etats-Unis, en plus du Parc de Sceaux

(2) C'est une demoiselle De Bure qui épousera le baron Cauchy

(3) Quelques années plus tard la duchesse d'Orléans rachètera le Domaine de Dreux qui lui aussi avait appartenu à son père le duc de Penthièvre.



Château du Plessis-Lalande (Dessin de 1830 - Coll. particulière)

Il est possible que la duchesse d'Orléans ait également visité la Maison Certain. En 1817, elle finit par acquérir le petit château d'Ivry et s'y installa avec son ami Rouzet de Folmon. C'est dans ce château, guère éloigné de Sceaux, qu'elle mourra en 1821.

Après cette pause "post-impériale" progressivement les ambitions vont renaître. Elle vont générer de nouveaux succès et de nouveaux honneurs.

NOUVEAUX HONNEURS

Le Maréchal Mortier duc de Trévis est élu député du Nord en 1816 : l'année suivante il obtient du Roi de nouveaux commandements militaires et en mars 1819, il redevient Pair de France. En 1824, il est fait baron Pair du Royaume.

Charles-Jean Certain à nouveau Ecuyer, a repris ses démarches vers l'anoblissement. La Restauration lui offre enfin la cadre favorable à ses ambitions. Il dispose de la notoriété, d'une belle fortune, de revenus confortables et de sa terre de Bellozanne ... Le 2 avril 1822, par lettres patentes du roi Louis XVIII, Charles-Jean Certain reçoit le titre héréditaire de baron sur institution en majorat de sa terre de Bellozanne avec règlement d'armoiries. A 59 ans après plus de trente années d'attentes, d'efforts et de persévérances, Charles-Jean Certain, devient baron de Bellozanne. Ses armoiries sont d'azur à un lion couronné d'argent.

Son fils, Charles Certain de Bellozanne, promis au titre de baron au décès de son père, fête ses 28 ans en janvier 1823. Il est nommé Capitaine en second aux Dragons de la Manche en février. La France est en paix depuis bientôt huit ans, mais une guerre s'annonce. Elle va constituer le tournant majeur de la vie de Charles et susciter une occasion nouvelle pour la ville de Sceaux.

Dragons de la Manche N.° 11
M. Certain
1705

LA GUERRE D'ESPAGNE :

En 1823, François-René de Chateaubriand s'est relevé de sa disgrâce qui l'avait contraint six ans plus tôt, à vendre "sa chère Vallée aux Loups". Auprès du Roi, le retour en grâce est tel, que Louis XVIII vient de le nommer Ministre des Affaires Etrangères. Ce retournement exceptionnel de situation, Chateaubriand le doit largement à son habileté politique, mais aussi à son "égérie" Madame Récamier qui met à sa disposition tous les moyens possibles pour accéder au pouvoir.

Notre nouveau Ministre des Affaires Etrangères va convaincre Louis XVIII de déclarer la guerre à l'Espagne (1). Le Roi d'Espagne Ferdinand VII, cousin de Louis XVIII, est prisonnier des républicains espagnols : son pouvoir est compromis, les Bourbons décident de le réinstaller sur le trône. Le duc d'Angoulême, gendre de Louis XVI et fils du comte d'Artois, futur Charles X, l'allègre septuagénaire le Maréchal Moncey duc de Conegliano et le Maréchal Oudinot duc de Reggio conduisent cette expédition de 80.000 hommes.

Le Maréchal Moncey est le commandant en chef du quatrième corps d'Armée, corps le plus important de l'expédition auquel sont confiées les opérations en Catalogne. Le Capitaine Certain, va servir et s'illustrer sous les ordres de Moncey. Autant la progression du reste de l'Armée d'Espagne va s'assimiler à une promenade militaire vers Madrid, puis vers Cadix pour libérer Ferdinand VII avec la célèbre prise du Trocadéro, autant les combats vont s'avérer rudes et meurtriers en Catalogne.

Pour cette campagne glorieuse, le duc de Conegliano reçut la grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, la Capitaine Certain fut fait Chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne. En novembre, le retour à Paris se fit dans l'apothéose ; Charles défilait sur les Champs-Élysées derrière le duc d'Angoulême et passait sous l'Arc de Triomphe à peine ébauché. Chateaubriand triomphait. Il venait d'atteindre le sommet de sa carrière politique. Six mois plus tard, il subira une nouvelle disgrâce, cette fois définitive.

Plus important encore que les promotions et les honneurs, sur les chemins de la gloire, Charles venait de croiser la route d'un homme providentiel pour la suite de sa vie : le Maréchal Moncey, de longue date l'ami intime du Maréchal Mortier.

(1) Il sera vigoureusement soutenu dans cette politique par le comte François Régis de la Bourdonnaye, chef de file des députés ultraroyalistes à la Chambre, figure charismatique de la Restauration et cousin du comte de la Bourdonnaye qui avait acheté la Maison Certain à Sceaux en 1816.

La stature "d'officier très distingué" du Capitaine Certain, sa bravoure, ses souvenirs de la Barrière de Clichy, mais aussi sa maîtrise de la langue espagnole attirèrent l'attention du Maréchal Moncey et lui assurèrent sa protection.

Dans les mois qui vont suivre, comme beaucoup de ces jeunes officiers couverts de gloire, du Faubourg Saint-Germain au Faubourg Saint-Honoré, le Capitaine Certain va courir les salons et les festivités de la capitale. L'une de ces soirées parisiennes de 1824 à 1825 a pu donner l'occasion au Maréchal Moncey de présenter son jeune protégé à Malvina, fille de son ami le Maréchal Mortier duc de Trévise. Nul ne peut dire si cette rencontre fut un véritable coup de foudre, mais on peut facilement imaginer que certains dimanches d'été, Charles entraîna Malvina au bal de Sceaux. Alors au sommet de sa vogue, il s'y rencontrait la meilleure société parisienne.

LE MARIAGE DES ARMES : CERTAIN DE BELLOZANNE - MORTIER DE TRÉVISE

Malvina a à peine plus de 20 ans ; elle a hérité de sa mère cette beauté laiteuse et discrète des femmes de Rhénanie. C'est un beau parti pour un jeune Capitaine futur baron : une fille de Maréchal, Pair de France récemment élevé au rang de baron Pair du Royaume. Est-il alors totalement insensé de parler de mésalliance ? La soeur aînée de Malvina n'a-t-elle pas épousé un marquis, Pair de France ? On peut donc imaginer que le duc de Trévise préféra avoir pour gendre un vicomte plutôt qu'un simple capitaine auquel il restait à gravir tous les échelons de la noblesse. Alors, accompagné de son ami Moncey, il alla rappeler au nouveau Roi, Charles X, les faits d'armes du jeune Capitaine Certain en Espagne, sans omettre de lui signaler que son père attendait d'être promu à la dignité de comte (1).

La rapidité des événements plaident en faveur de cette hypothèse ;

- Le 9 janvier 1826, par lettres patentes du Roi Charles X (le père du duc d'Angoulême de la Guerre d'Espagne), Charles-Jean Certain est élevé au titre héréditaire de comte de Bellozanne. Son fils Charles, devient donc vicomte ...

- Le 19 janvier 1826, le vicomte Charles Certain de Bellozanne épouse à Paris Malvina Mortier de Trévise, fille de duc et Pair de France ...

(1) Le duc d'Angoulême, devenu Dauphin, soutint peut-être également cette démarche.



Malvina de TRÉVISE, vicomtesse CERTAIN de Bellozanne (Coll. part.)



Charles comte CERTAIN de Bellozanne (Coll. part.)

La cérémonie religieuse a lieu en l'église Saint Philippe du Roule, paroisse de la résidence parisienne des Trévises (1)

Parmi les quatre témoins, apparaissent trois personnages de premier plan :

- Le marquis de Pastoret, devenu vice Président de la Chambre des Pairs, vice Chancelier du Royaume, Ministre d'Etat ; ce grand ami de Charles-Jean qui, pour cause de fuite à l'étranger, n'avait pu assister à son mariage à Sceaux en 1792.

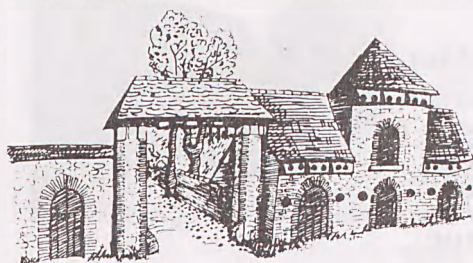
- Le Maréchal Moncey, duc de Conegliano, Pair de France, initiateur de cette union.

- Le général de Caulaincourt duc de Vicence, Ministre des Affaires Etrangères de Napoléon, Lieutenant Général des Armées du Roi.



Le Château de Bellozanne -
état 1994 - cl. J.L. Gourdin

Dès le mariage célébré, Charles et Malvina s'installent dans le Faubourg Saint-Germain, au 23 rue Cassette. Charles Certain, "tout neuf" vicomte de Bellozanne se trouve être désormais gendre du maréchal Mortier duc de Trévises. Ce dernier va très vite l'appeler à ses côtés. Le 29 avril 1826 Charles est nommé Aide de Camp du Maréchal. Il le restera jusqu'à la mort de celui-ci.



Portail de Bellozanne (dessin Chantal Ridant)

A Bellozanne la Baronnie est érigée en Comté. En 1827, à l'endroit précis de l'emplacement de l'ancienne abbatale, Charles-Jean de Bellozanne fait construire un château. L'ancienne église paroissiale Sainte Marguerite de Bellozanne devient la chapelle de ce château.

L'UNION DU BAL DE SCEAUX : MORTIER DE TRÉVISE - LECOMTE

Les Certain restent très liés à la famille Lecomte. Charles-Jean est désormais leur voisin parisien, il habite rue de Verneuil à deux pas de la Maison Lecomte de la rue du Bac. Quant à Charles et Malvina dès le printemps 1827, ils reprennent régulièrement le chemin du Bal de Sceaux.

Imaginons un dimanche d'été ; Charles se rend au bal avec son épouse et son beau-frère Napoléon Mortier, seul fils du duc de Trévises, jeune officier de 23 ans, à la stature imposante. Il le présente à la jeune amie des Certain, Nancy Lecomte, le plus beau parti de Sceaux ... Au Jardin de la Ménagerie, quelques valse sous la Rotonde ovale à 24 colonnes finiront par une union qui durera près d'un demi-siècle ; union des plus bénéfiques pour le patrimoine scéen.

(1) L'Hôtel de Trévises se situait au coin du Faubourg Saint Honoré et de la rue Verte. Celle-ci devint la rue de Penthièvre en 1846. Napoléon Mortier de Trévises était alors propriétaire de l'hôtel de famille et Conseiller Général de la Seine. Nul doute qu'il fut à l'origine de l'appellation de cette rue avec le soutien que l'on peut imaginer, de la part de Louis-Philippe

Anne-Marie et Napoléon Mortier marquis de Trévis, se marient à Paris le 24 septembre 1828. Charles Certain vicomte de Bellozanne est premier témoin ... Anne-Marie Lecomte désormais marquise de Trévis, devient la belle-soeur de Charles. Voilà nos deux enfants de Sceaux réunis dans une seule et même famille.

Contrairement à ce que nous avons vu pour le mariage de Charles, aucune grande signature n'apparaît au bas de l'acte unissant Napoléon et Anne-Marie ; par contre leur union est honorée de l'agrément de Charles X, de son Altesse Royale le duc d'Orléans et de leur famille. A la demande de Napoléon de Trévis, les notaires Février et Lairtuillier "se transportant" au château des Tuileries puis en celui de Neuilly réunirent toutes ces "royales signatures" sur papier dûment timbré et enregistré. Imaginons un instant le négociant Lecomte encore en vie ... quelle satisfaction ! le mariage de sa fille, béni par le roi de France, et par celui auquel revenait par les droits du sang la Seigneurie de Sceaux ; celui là même qui dans guère plus d'un an deviendra à son tour roi de France ! Quelle victoire de l'argent et du "négoce" sur la noblesse et la royauté !

LE PARC DE SCEAUX TIRE AU SORT

Le 10 juillet 1829, en la demeure parisienne des Lecomte, au 30 de la rue du Bac, chez les mêmes notaires Février et Lairtuillier, le destin du Parc de Sceaux va se jouer au tirage au sort ! Ce jour-là, au premier étage de cette maison qui fait l'angle des rues du Bac et de l'Université, les Lecomte et les Trévis sont réunis pour effectuer un premier partage de la succession de François Hippolyte Lecomte décédé dix ans auparavant.

"les enjeux" :

Le Domaine de Montigny, premier lot (1)

Le Parc de Sceaux, second lot (2)

"les joueurs"

Le fils, Monsieur Jean-François Hippolyte Lecomte

La fille, Madame la marquise Anne-Marie de Trévis

(1) Vaste domaine d'environ mille hectares à l'Est d'Alençon

(2) Le Parc de Sceaux est évalué à 1 285 000 Francs



Napoléon Mortier de Trévis
Beau-frère de Charles Certain
(Coll. particulière)

Tirage au sort

Les lots étant ainsi formés, Maître Février l'un des notaires soussignés, a pris deux bulletins et a écrit sur l'un d'eux Premier Lot, et sur l'autre Second Lot, et ces deux bulletins ont été par lui jetés dans un chapeau. Ce fait, un enfant passant dans la rue ayant été appelé les deux bulletins ont été remués dans le chapeau, et le dit enfant sur la demande de tous les comparans, en leur présence et en la présence des notaires soussignés, a tiré du chapeau, un bulletin, qu'il a remis à M. LECOMTE fils, et de suite l'autre, qu'il a remis à Mad. la Marquise de TREVISE.

Ces deux bulletins à l'instant même déroulés, on a trouvé écrit, SAVOIR :

*Sur celui es mains de M. LECOMTE, Premier Lot,
Et sur celui à Mad. La Marquise de TREVISE Second Lot.
En conséquence Le premier Lot est échu à M. LECOMTE, et le deuxième Lot est échu à Mad. La Marquise de TREVISE.*

C'est ainsi que grâce à la main innocente d'un enfant de Paris passant dans la rue du Bac, le Parc de Sceaux devint la propriété des Trévises le 10 juillet 1829 ! Rappelons, une nouvelle fois, que sans les bouleversements provoqués par la Révolution la Seigneurie de Sceaux serait revenue à Louis Philippe d'Orléans en 1821, au décès de sa mère la duchesse douairière, fille du duc de Penthièvre.

Le futur roi, "ci-devant" général Egalité, dut se réjouir profondément de cette nouvelle et même souhaitons le, bien rire de cette "bonne farce" que "le sort" et son vieil ami "le capitaine Mortier" venaient de lui jouer ! Exactement 40 ans après la prise de la Bastille, qui avait provoqué la disparition de Sceaux-Penthièvre, "Sceaux-Trévises" était né.

Grâce à Charles Certain de Bellozanne, le transfert de propriété du Domaine de Sceaux des Orléans vers les Trévises était réalisé. La Restauration vivait sa dernière année, de nouveaux régimes allaient successivement apparaître, tous favorables aux Trévises pendant 40 ans. Le parc de Sceaux était sauvé pour près d'un siècle.

LA MONARCHIE DE JUILLET

De nos deux mariages scéens, Certain-Ameil en 1792 et Lecomte-Stuart en 1802, était née "la Génération de l'Empire". Aux jours d'une Restauration finissante, ces enfants de Sceaux venaient à leur tour de s'unir, Certain-Mortier en 1826 et Mortier-Lecomte en 1828.

Chez les Bellozanne et les Trévisse "la Génération de Juillet" va alors apparaître : 5 garçons et 3 filles et surgissant de terres labourées le Parc de Sceaux va entamer sa renaissance.

EDOUARD CERTAIN DE BELLOZANNE PETIT-FILS DU MARECHAL MORTIER

L'enfant béni entre tous sera Edouard Certain de Bellozanne ; il naît à Paris le 28 octobre 1826. Il est certes le premier fils de Charles, mais il est surtout le premier petit-fils du duc de Trévisse. Quelques jours plus tard il est baptisé à Saint Sulpice. Son parrain n'est autre que le maréchal Mortier, il se prénommera donc Edouard comme son illustre grand-père. Cet enfant sera le seul petit-fils que le duc de Trévisse verra quelque peu grandir. En effet, Charles Certain, troisième du nom, et Napoléon II de Trévisse naîtront respectivement en janvier et mai 1835, quelques mois avant la disparition du maréchal.

On peut donc facilement imaginer tout l'amour et toute la complicité qui présideront aux relations de ce grand-père, maréchal d'Empire devenu Premier Ministre de Louis Philippe, et de ce petit garçon qui découvrait la vie. On dut souvent les apercevoir, se promenant dans le Parc de Sceaux renaissant ou dans le Domaine du Plessis-Lalande, l'enfant écoutant les belles histoire des batailles de l'Empire ou apprenant à monter à cheval sur la Perle, la jument blanche de son grand-père.

Allons même un instant, un peu plus loin et laissons libre cours à notre imagination.

A cette époque vivait à Sceaux l'amiral Tchitchagoff (1). Il avait eu en Russie, la mission de barrer la retraite des français venus de Moscou. Le maréchal Mortier avait été gouverneur de Moscou ; sur ordre de Napoléon, il avait fait sauter le Kremlin et avait évacué la capitale de l'Empire Russe avec l'arrière garde des troupes françaises. A la tête de celles-ci il avait passé la Bérésina ... Plus tard, au début de la Monarchie de juillet, nommé par son ami le Roi Louis Philippe, il avait été à deux reprises ambassadeur à Saint Pétersbourg !

A cette même époque dans le Gouvernement présidé par le duc de Trévise, le portefeuille du Commerce était détenu par le jeune comte Charles-Marie Duchatel. Ce dernier avait passé une bonne partie de son enfance à Sceaux où, nous l'avons vu, son père avait possédé une maison au temps de l'Empire. C'est donc bien volontiers que le comte Duchatel dut accepter quelques invitations au Parc de Sceaux.

Un tel grand-père, évoquant ses "hauts faits d'armes" avec un amiral russe et traitant de "grande politique" avec son Ministre du Commerce dut inévitablement laisser le jeune Edouard ébahi, admiratif et curieux. Son père, Charles, rappelons-le, aide de camp du maréchal, qui l'avait suivi dans sa mission jusqu'à Saint Pétersbourg et à la Présidence du Conseil, dut, lui aussi, quelques fois participer à ces passionnants débats.

Au matin du 28 juillet 1835, au Plessis Lalande, Edouard dit au revoir à son grand-père et à son père. Ceux-ci se dirigent vers les Tuileries pour rejoindre le Roi et l'accompagner à la revue célébrant le cinquième anniversaire des Trois Glorieuses. Edouard de Bellozanne a neuf ans, il ne verra plus jamais ce grand-père adulé. Celui-ci ve être tué Boulevard du Temple à deux pas de la Maison Certain de la rue Neuve Saint Eustache.

Un an et un jour plus tard, Edouard assista-t-il le 29 juillet 1836 à l'inauguration de l'Arc de Triomphe par Louis-Philippe ?

Pour le moins son père lui raconta la cérémonie et lui décrit le nouveau monument parisien :

- Sur la "Pile du Départ" le nom de Mortier gravé en lettres capitales et souligné pour rappeler "sa mort pour la France".
- Sur la "Pile de la Résistance" le nom de Chartres lui aussi gravé en lettres capitales en l'honneur du général Egalité de 1792, aujourd'hui Roi de France.

(1) Tchitchagoff avait acheté en 1822 l'immense propriété du comte Muiron

- Et face à l'avenue Kléber, l'immense bas relief représentant la bataille de Jemmapes. Dumouriez lève son chapeau pour lancer ses troupes dans la mêlée, derrière lui, on aperçoit le futur Roi et feu le duc de Trévise ... ; délicate "obéissance" du sculpteur au souverain régnant !

Elevé dans le sérail des armes, Edouard va suivre les chemins glorieusement parcourus par son illustre grand-père et par son père ; il va embrasser la carrière militaire. A 19 ans, en décembre 1845, il intégrera l'Ecole de Saint-Cyr.

La soeur d'Edouard, Marguerite Eve était née en 1829. Elle porte les prénoms de l'église de Bellozanne et de sa marraine la Maréchale Mortier duchesse de Trévise. Leur petit frère Charles Napoléon vient au monde en 1835, il a pour parrain Napoléon Mortier duc de Trévise. Chez les Trévise de 1829 à 1845 cinq enfants vont naître. Leur sixième enfant sera sans aucun doute le Domaine de Sceaux.

RENAISSANCE DU PARC DE SCEAUX

Dès 1829, Napoléon et Anne-Marie se mettent au travail ; les bassins, les parterres, les bois, les allées sont recréés, conformes aux dessins de Le Nôtre, puis le Grand Canal et l'Octogone sont recreusés et reconstruits dans leur totalité. Le Parc de Sceaux sera fermé au public en 1834 et en 1843, Sinet le qualifiera encore de "belle ferme".

Les travaux durèrent près de trente ans. Ils furent financés au début par les Trévise eux-mêmes, mais dans les années trente à quarante, ce sont les subventions du Roi qui permirent de faire renaître notre Domaine de Sceaux. Nous pouvons à coup sûr l'affirmer pour au moins trois raisons essentielles :

- Napoléon de Trévise était devenu l'Officier d'ordonnance de Louis-Philippe. Il évita d'ailleurs de fort peu la même fin funeste que son père : le 27 décembre 1836, aux côtés du Roi, dans le carrosse quittant les Tuileries, il manqua d'être atteint par une balle tirée sur Louis-Philippe par le fanatique Meunier.

- La terre de Sceaux avait appartenu avant la Révolution au grand-père, puis à la mère de Louis-Philippe. Enfant, alors duc de Chartres, le Roi possédait sa chambre dans le château de Sceaux et le parc avait dû être sa "terre d'aventures". (1)

(1) En 1839 Louis Philippe fit une dotation pour la construction du monument élevé à la mémoire de Florian, le plus fidèle des gentilshommes de son grand-père le duc de Penthièvre

- La passion principale de Louis-Philippe résidait dans l'entretien, la rénovation, l'embellissement des châteaux et des parcs. Il avait de plus un penchant particulier pour ceux qui manifestaient la grandeur de sa lignée en même temps que la grandeur nationale. Il est clair que Sceaux répondait à ces critères. Pendant son règne environ 120 millions de francs furent dépensés pour cette politique de prestige et de grands travaux.

Ajouterai-je une motivation plus grande encore ? Celle du coeur et de la reconnaissance à toute une famille : son ami le duc de Trévise était mort pour lui ! (1)

D'autres preuves des liens ayant existé entre Sceaux et Louis-Philippe nous sont apportés par la multitude d'évènements organisés à Sceaux en son honneur durant son règne.

- "Grandes réjouissances publiques" en 1832 à l'occasion du mariage de la reine des Belges, fille aînée de Louis-Philippe (2)- Fêtes mémorables au début des années 1830 pour la célébration de l'anniversaire de la Révolution de Juillet.
- Célébration dans l'église Saint Jean-Baptiste d'un grand service funèbre en juillet 1842 pour le repos de l'âme du duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe qui venait de périr dans un accident aux portes de Paris (3)

Aujourd'hui notre ville fière de son magnifique parc, doit donc bel et bien compter Louis-Philippe parmi les généreux donateurs qui contribuèrent à la conservation de son patrimoine.

BELLOZANNE : DESTINS TRAGIQUES

Fin juillet 1838, Charles et Malvina sont au Plessis-Lalande avec leurs enfants et leur grosse bonne Adeline. Comme chaque année à pareille époque depuis l'attentat, toute la famille Trévise entoure la maréchale. C'est alors que le père de Charles s'éteint en son domicile parisien à l'âge de 75 ans. Depuis quelques années Charles-Jean habitait l'hôtel des Bellozanne, au 40 rue de la Ville l'Evêque, à deux pas de l'Elysée. Après tant d'épreuves, peut-être avait-il voulu revenir sur les lieux de sa jeunesse, se souvenir de Nicolas Beaujon et quelquefois penser aux "jolies berceuses".

(1) En septembre 1835 la maréchale Mortier fut dotée par l'Etat d'une rente annuelle de 20.000 Frs

(2) cf. Bull. n°2 p.3, 4 et 5

(3) Le Conseil municipal, nous dit Advielle, pour rendre cette cérémonie plus solennelle ecore suppléa à l'insuffisance des ressources de la paroisse par un crédit spécial.

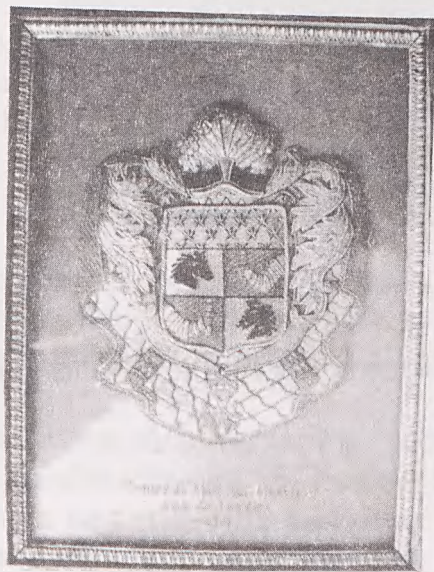
Ses funérailles sont célébrées en l'Eglise de la Madeleine le 31 juillet. Le document marquant cette cérémonie n'est bizarrement signé que de deux de ses parents assez éloignés :

- Napoléon Mortier de Trévis, le frère de sa belle-fille
- Charles Frignet Despreaux, un neveu du défunt maréchal Mortier

Si ces deux signatures sont une preuve manifeste des liens unissant les familles Bellozanne et Trévis, l'absence de celle de son fils Charles ne manque pas de surprendre. En 1837, Charles-Jean avait fait creuser un caveau de famille dans la chapelle Sainte Marguerite du château de Bellozanne. C'est là qu'il va être enterré en août 1838, non loin du corps de son ami le Père Dufour.

Le vicomte Charles hérite de la fortune de son père et devient comte de Bellozanne, deuxième du nom. Malvina Mortier de Trévis devient comtesse. Charles a été promu lieutenant-colonel et a reçu la Légion d'Honneur. Il est aussi devenu maire de Brémontier-Merval (1) et a été élu Conseiller général de la Seine inférieure. Fort de ses appuis jusqu'au plus haut niveau du pouvoir, il semble vouloir entamer une carrière politique ... mais moins de deux ans après son père, atteint d'une "forte et longue maladie", il rend son dernier soupir en son hôtel parisien, à l'âge de 45 ans.

Ses funérailles sont également célébrées à la Madeleine, le 21 mai 1840. Ses deux beaux frères, Napoléon Mortier duc de Trévis et Armand Leduc signent l'acte religieux. Il est inhumé aux côtés de son père en la chapelle Sainte Marguerite de Bellozanne. Malvina a 37 ans ; son fils aîné Edouard à peine 14, en moins de 5 années il a perdu ses deux grands pères et son père.



Armes des ducs de TRÉVISE (Coll. particulière)

(1) Commune du pays de Bray créée en 1823 et regroupant les anciennes paroisses de Brémontier, de Merval et de Bellozanne

(2) Aucun enfant ne naîtra de ce mariage

A l'âge de l'adolescence le petit fils du maréchal Mortier devient à son tour comte de Bellozanne troisième du nom. Malvina se remarie en mai 1842 avec Jules Gallois de Naives ; la comtesse de Bellozanne, née de Trévise, devient comtesse de Naives. La mort va continuer à frapper le Comté de Bellozanne ; en avril 1846 Edouard son fils aîné, le petit-fils du maréchal Mortier disparaît à son tour. "En congé de convalescence dans sa famille", à Nice, il meurt accidentellement. Il n'a pas 20 ans, il n'aura passé que deux mois à Saint Cyr. Comme son grand-père, comme son père, il est enterré dans la chapelle Sainte Marguerite de Bellozanne. En moins de huit ans la Terre de Bellozanne a perdu trois comtes de trois générations successives ... C'est désormais sur les seules épaules d'un enfant de 11 ans, Charles II Certain de Bellozanne que repose l'avenir du Comté.



Charles III dernier comte CERTAIN (Portrait de 1850 - Coll. particulière)

LE SECOND EMPIRE ET LA TROISIEME REPUBLIQUE

DISPARITION D'UN COMTE - NAISSANCE D'UN CHATEAU

Le 11 mars 1851 à Paris, Marguerite Eve Certain de Bellozanne, la fille de Charles et de Malvina, épouse le vicomte Eugène Pajol, fils du général Pajol, général de Cavalerie de Napoléon 1er et petit-fils du maréchal Oudinot, maréchal d'Empire et duc de Reggio. Son oncle, Napoléon Mortier duc de Trévise est le premier témoin de Marguerite. La tradition des Mortier et des Certain est poursuivie. Comme ses illustres parents le vicomte Pajol a embrassé la carrière militaire ; il deviendra général de brigade et sera aide de camp de Napoléon III. Encore en vie, le colonel Certain n'aurait pu que bénir l'union de sa fille avec ce petit-fils d'un des deux maréchaux de sa guerre d'Espagne.

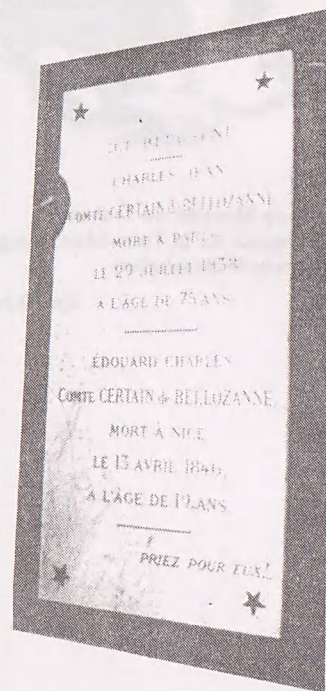
DISPARITION DU COMTE DE BELLOZANNE

La mort n'en finit pas de frapper les comtes de Bellozanne. Le 4 septembre 1855, Charles, le second et dernier fils de Malvina est victime à Bellozanne d'un terrible accident. Il est mortellement blessé. A l'âge de 20 ans, disparaît le quatrième et dernier comte de Bellozanne. Il va rejoindre son frère aîné, son père et son grand-père dans le caveau de la Chapelle du château. Ainsi le comté de Bellozanne, dont la création avait été opportunément obtenue en 1826, n'aura vécu que trente ans. Malvina de Trévise, sa fille Marguerite et son gendre vont désormais assurer la survie du Domaine.

Dès son mariage avec Charles Certain de Bellozanne, Malvina avait montré un immense attachement à cette terre du Pays de Bray. Elle sut y maintenir la tradition de générosité envers l'église inaugurée par son beau-père Charles-Jean.

Tout comme son frère Napoléon, duc de Trévise, à Sceaux, elle contribua à l'enrichissement des édifices religieux, que ce soit à Brémontier ou à Bellozanne.

Mentionnons uniquement le vitrail de l'église de Brémontier qu'elle offrit en 1871 à l'occasion de la première communion de sa petite-fille Malvina Pajol. Ce vitrail orne encore aujourd'hui le chœur de cette église, marqué des blasons des Trévise, des Pajol et des Bellozanne.



Chapelle Sainte-Marguerite de Bellozanne
dalle funéraire de Charles-Jean et d'Edouard
comtes Certain de Bellozanne

(Coll. part.)

C'est dans son château que Malvina de Trévisse, comtesse de Bellozanne et comtesse de Naives, rendra son dernier soupir le 28 novembre 1883.

De nos jours une grande partie du Domaine de Bellozanne demeure la propriété des descendants des Certain de Bellozanne et des Mortier de Trévisse. Dans la chapelle Sainte Marguerite, devant le choeur, une grande dalle funéraire de marbre rappelle à tous la mémoire de Charles-Jean, de ses enfants Charles et Malvina et de ses deux petits-fils Edouard et Charles.

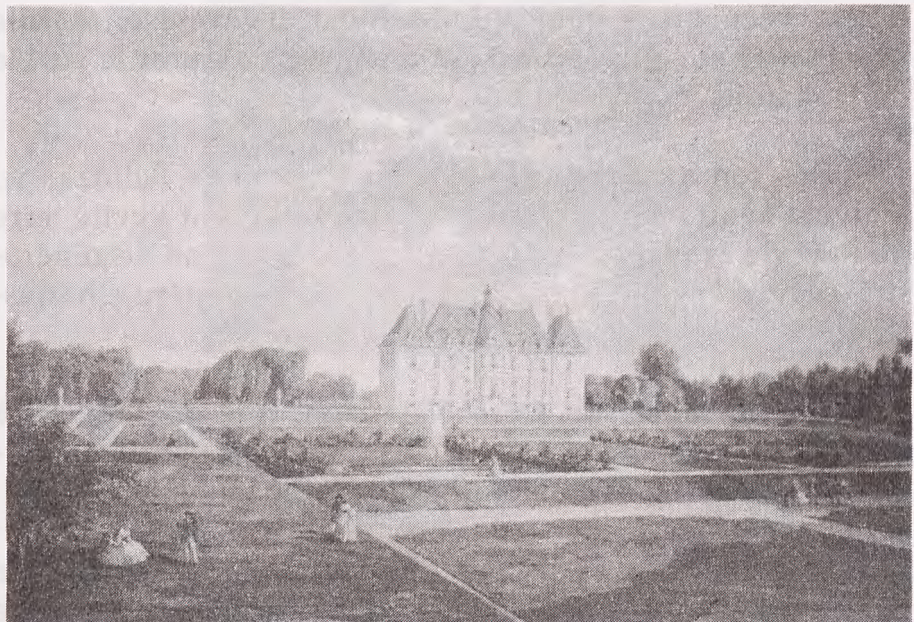


Nancy Mortier de Trévisse
Marquise de la Tour-Maubourg
d'après Winterhalter

Est. B.N.

UN NOUVEAU CHATEAU A SCEAUX

Le Second Empire va être tout aussi favorable aux Trévisse que le fut la Monarchie de juillet. Le duc de Trévisse est fils de maréchal d'Empire et mieux encore filleul de Napoléon, oncle de Napoléon III ! Deux de ses cinq enfants accèdent ainsi aux coulisses du pouvoir : son fils aîné Napoléon II de Trévisse est chambellan de l'Empereur et sa fille aînée Nancy appartient au cercle très restreint des Dames d'Honneur de l'Impératrice. Cette position privilégiée dut certainement permettre au duc de Trévisse d'obtenir de nouvelles subventions pour achever la réhabilitation du Parc de Sceaux.



Château de Sceaux - Aquarelle de 1860 (Coll. particulière)

C'est en juillet 1856 que débute la construction du château que nous connaissons aujourd'hui ; elle durera 2 ans. Avec son nouveau château, avec le parc de Le Nôtre retrouvé, le domaine va vivre durant tout le Second Empire une nouvelle époque brillante ponctuée de réceptions, de chasses et de fêtes.

Chaque 15 août, jour de la Saint Napoléon, toute la famille de Trévisse se trouvera réunie. Les Bellozanne et les Pajol y seront présents. 30 ans après les présentations faites au Bal de Sceaux par Charles Certain, Napoléon et Anne-Marie étaient parvenus à faire renaître notre Parc, part importante du patrimoine de notre ville. Sans eux, sans ces dotations qu'ils surent obtenir du Pouvoir, dès le Second Empire, le Domaine de Sceaux aurait alors commencé à être largement morcelé, loti et livré aux promoteurs de l'époque tout comme le fut alors le Parc du Plessis-Lalande du duc de Trévisse et le Domaine de Neuilly de Louis-Philippe.

A l'orée de l'année 1870, de nouveaux nuages noirs s'amoncellent au-dessus de la Terre de Sceaux. Le 29 décembre 1869, le duc de Trévisse s'éteint dans son château, 10 jours plus tard, la duchesse le rejoint dans la tombe. Les Prussiens, puis les Versaillais envahissent le Domaine, l'abandonnant finalement au printemps 1871 dans un état inquiétant de désolation. Jean-François Hippolyte Mortier de Trévisse (1), second fils de Napoléon, rachète le château et son domaine à la succession et va procéder à une nouvelle remise en état. Les réceptions et les battues vont reprendre avec la IIIème République.

VERS LA SECONDE RENAISSANCE DU PARC DE SCEAUX


A la fin du siècle, le Domaine de Sceaux va progressivement s'endormir, puis dépérir, mais il restera la propriété de la famille de Trévisse jusqu'en 1923. Alors, fort heureusement, le département de la Seine le rachètera à la princesse de Cystria (2), le sauvant ainsi d'une mort annoncée. Près d'un siècle s'était écoulé. L'histoire se renouvelait... il fallait susciter une nouvelle renaissance pour notre "vieux Parc". Cette fois, ce seraient les élus du peuple et les deniers publics qui pour le bien commun agiraient en lieu et place d'une noblesse d'Empire et de dotations royales, méthodes appartenant désormais à une époque révolue.

(1) Remarquons qu'il porte le prénom de son grand-père maternel : Jean-François Hippolyte Lecomte

(2) La princesse de Cystria était petite-fille de Napoléon et de Nancy Lecomte et arrière-petite-fille de François Hippolyte Lecomte, l'acquéreur du Domaine de Sceaux en 1798

HISTOIRE LOCALE ET HISTOIRE

EN GUISE DE CONCLUSION ...



Nous venons de parcourir un siècle d'histoire, un siècle de l'histoire de Sceaux, nous avons vu combien la Révolution, puis l'Empire et la Restauration ont pu créer d'opportunités à ces citoyens du XVIIIème siècle, qu'ils furent homme de loi, négociant ou soldat. Notre juriste est devenu grand propriétaire terrien et finit par être anobli. Notre négociant généra les ressources pour acquérir un des plus beaux fleurons du patrimoine royal ... une vie quelque peu prolongée et nul doute que lui aussi eût été anobli s'il l'avait souhaité. Et notre soldat lui, va démontrer une nouvelle fois que lorsque l'histoire se trouble, ce sont les militaires qui réussissent les plus belles ascensions : maréchal, duc, et ... Premier Ministre ! Une simple histoire locale certes ! Mais une bonne part de la substance de l'Histoire du XIXème siècle y est aussi bien présente. Et que dire de ces autres "grands scéens" à peine entrevus tout au long de ces pages et aujourd'hui presque oubliés : les Lecomte, Trudon, La Bourdonnaye et autres Muiron, Duchatel ou Tchitchagoff ? Amis de Sceaux, le travail ne manque pas ; d'autres historiens amateurs viendront ... laissons leur la tâche, ô combien passionnante, un jour prochain de nous raconter leur vie ...

VILLA SABRINA - JUIN 1994

L'AUTEL SAINT MAMMÈS ET L'EGLISE DE SCEAUX

L'autel de Saint Mammès présente de multiples similitudes avec l'autel majeur de l'ancienne abbaye de Bellozanne actuellement dans l'église de Brémontier :

- * Il a la forme d'un tombeau
- * Sa silhouette présente des courbes et contre-courbes caractéristiques du style Rococo du début du règne de Louis XV
- * Il est en chêne de la Forêt de Bray peint façon marbre veiné
- * Il est décoré de feuilles, fleurs et coquilles disposées en chutes
- * Il contient en son centre un grand médaillon
- * Toutes ses sculptures sont dorées

A la différence de l'autel majeur de l'abbaye, l'autel de Saint Mammès est un autel secondaire provenant sans doute de l'une des six chapelles ayant entouré le choeur de l'abbatiale. Il est donc moins long, moins large, mais a la même hauteur.

L'autel majeur étant daté de 1731, l'autel Saint Mammès semble pouvoir être daté des environs de cette même date.

Les deux autels présentent donc de très nettes similitudes de forme et de décoration. On peut, en conséquence supposer, sans preuve, qu'ils sont des oeuvres des mêmes artistes, Claude Bernard pour la sculpture, Guillaume Bernard pour la peinture d'origine, sous le priorat du Père Blavette et l'abbatiale du Père Robinet.

LE TABLEAU DE SAINT MAMMÈS ET L'EGLISE DE SCEAUX

Le don du tableau de Saint Mammès par Lecomte à l'église de Sceaux est attesté par l'inventaire du mobilier de l'église fait en 1817. Mais l'endroit du château de Sceaux d'où provenait ce tableau et la date de son don ne sont pas connus d'une façon certaine. Un "Etat des meubles qui sont à Sceaux" de 1713 mentionne sur l'autel de la chapelle du château un tableau dont le sujet n'est pas indiqué. Peut-être était-ce celui de Saint Mammès. Il y avait en outre dans le château des chapelles secondaires, mais aucun inventaire de celles-ci ne nous est parvenu. Lors de la destruction du château par Lecomte, il est possible que celui-ci ait voulu conserver la plus belle pièce du mobilier des chapelles secondaires qui était peut-être le tableau de Saint-Mammès, en l'entreposant dans la chapelle principale qu'il conserva quelque temps encore. Quand enfin il fit détruire cette chapelle, il semble s'être concerté avec son ami Certain pour offrir à l'église de Sceaux l'ensemble remarquable formé par l'autel et le tableau de Saint Mammès. C'est ainsi que, finalement, ledit tableau serait passé de la chapelle du château à l'église de Sceaux. Mais ces explications ne sont que conjecturales, en l'absence de documents précis.

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE BELLOZANNE

(RESUME)

L'Abbaye de Bellozanne fondée par Hugues de Gournay en 1195, fut dédiée à Notre-Dame et confiée à l'ordre des Prémontrés. Construite sur l'emplacement d'un rendez-vous de chasse des sires de Gournay, elle fut à l'origine, dotée des églises du Thil, d'Elboeuf-en-Bray, de Brémontier, de Merval et de Sainte-Marguerite de Bellozanne.

Les archevêques de Rouen et plusieurs rois de France dont Philippe le Bel, la visitèrent. Elle fut très éprouvée par la Guerre de Cent ans.

Au XVIème siècle, elle eut des abbés renommés : le savant Vatable, le classique Amyot et le grand poète Ronsard. C'est à cette époque que sa bibliothèque s'enrichit de façon significative.

A nouveau très éprouvée au moment de la Ligue, au milieu du XVIIème siècle, il ne subsistait que deux religieux au milieu de bâtiments en ruines.

A l'initiative du Prieur Henry Blavette à partir de 1686 puis de l'abbé Robinet, s'ouvre une grande période de reconstruction puis de renouveau.

Vers 1725, sous l'impulsion de quelques moines artistes, se développa dans l'abbaye, un atelier de sculpture sur bois qui approvisionna les églises des environs en autels, chaires, lutrins et bas reliefs.

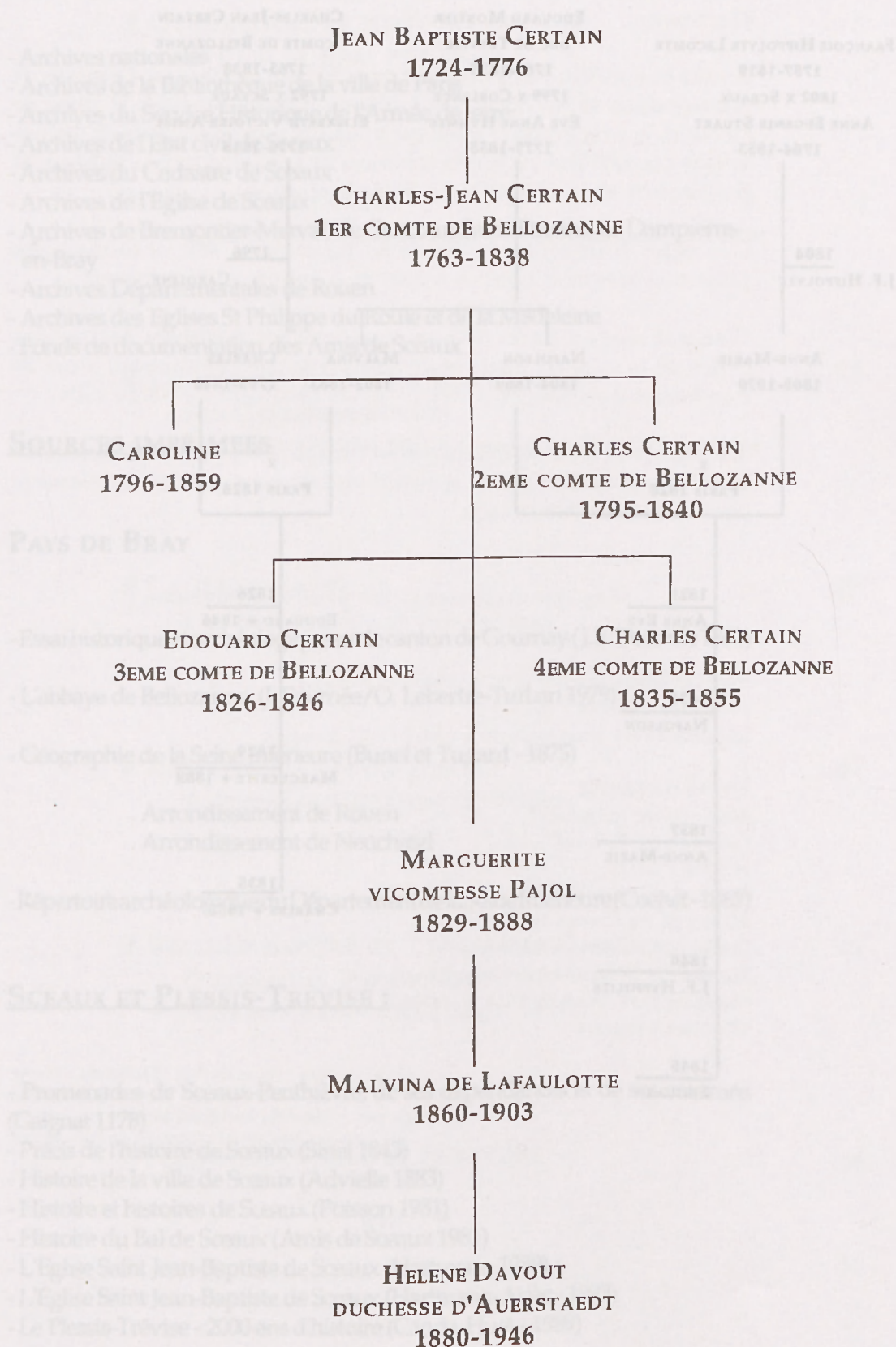
A la veille de la Révolution, Bellozanne avait retrouvé une prospérité durable ; elle comptait environ douze religieux.

La Révolution la détruisit de fond en comble.

De ces huit siècles d'existence, on ne possède ni gravure, ni plan d'origine de l'abbaye ; seule l'imagination peut aujourd'hui nous la faire revivre.

GENEALOGIE CERTAIN

SOURCES MANUSCRITES

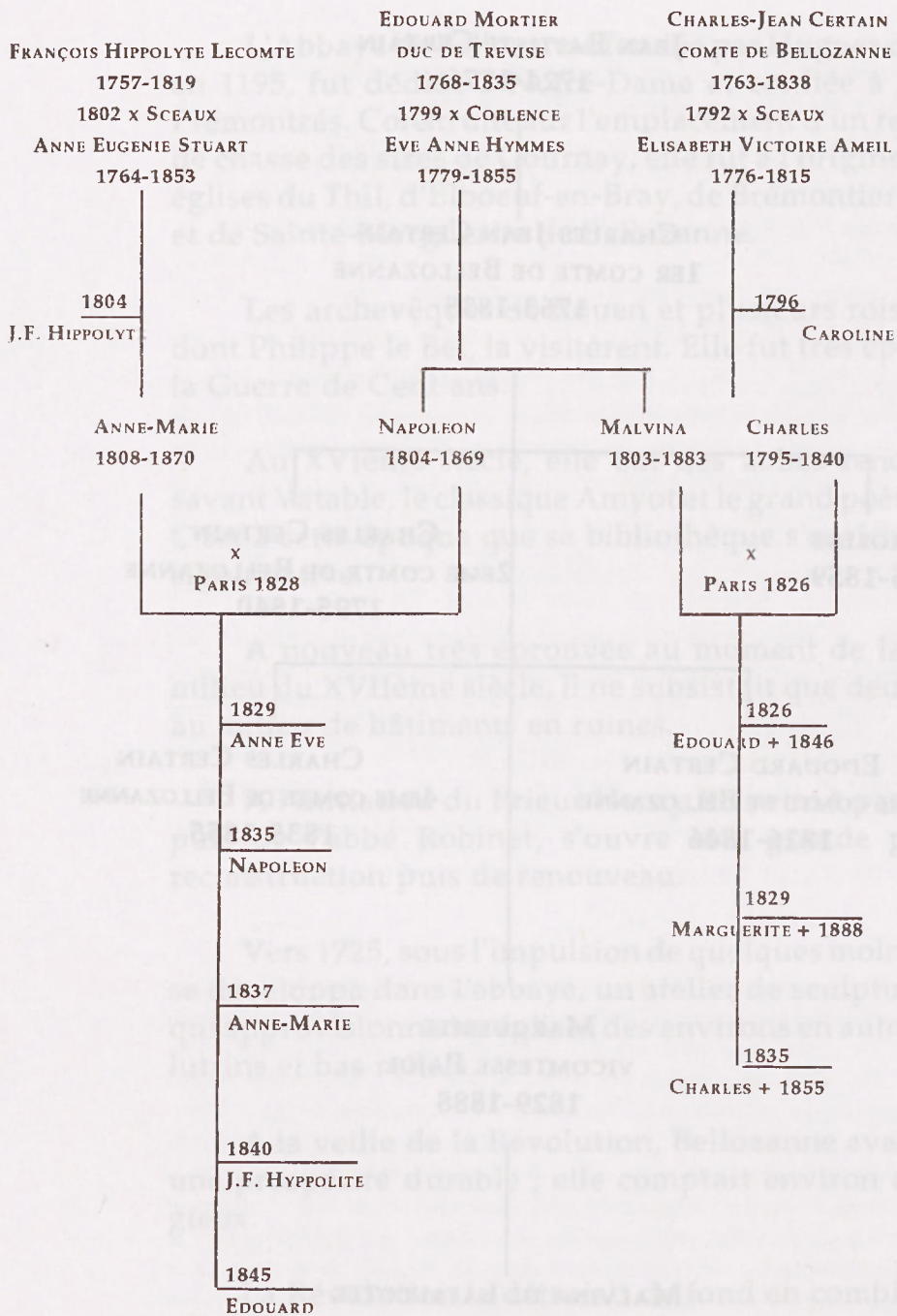


PAYS DE BRAY

SENAUX ET PLESSIS-TREVISÉ

- Promesses de Senaux-Plessis (Carpes 1178)
- Prix de Histoire de Senaux-Gentil (1943)
- Histoire de la ville de Senaux (Ardre 1883)
- Histoire et histoires de Senaux (Ponsse 1961)
- Histoire du Bal de Senaux (Ardre de Senaux 1971)
- L'Eglise Saint Jean-Baptiste de Senaux
- L'Eglise Saint Jean-Baptiste de Senaux
- Le Plessis-Trevisé - 200 ans d'histoire

GENEALOGIE SIMPLIFIEE



SOURCES

SOURCES MANUSCRITES

- Archives nationales
- Archives de la Bibliothèque de la ville de Paris
- Archives du Service Historique de l'Armée de terre
- Archives de l'Etat civil de Sceaux
- Archives du Cadastre de Sceaux
- Archives de l'Eglise de Sceaux
- Archives de Bremontier-Merval, de Gancourt Saint-Etienne, de Dampierre-en-Bray
- Archives Départementales de Rouen
- Archives des Eglises St Philippe du Roule et de la Madeleine
- Fonds de documentation des Amis de Sceaux

SOURCES IMPRIMEES

PAYS DE BRAY

- Essai historique et archéologique sur le canton de Gournay (J.E. Decorde 1861)
- L'abbaye de Bellozanne, (J. Fournée/O. Lebertre-Turban 1979)
- Géographie de la Seine Inférieure (Bunel et Tugard - 1875)
 - . Arrondissement de Rouen
 - . Arrondissement de Neuchatel
- Répertoire archéologique du Département de la Seine Inférieure (Cochet-1867)

SCEAUX ET PLESSIS-TREVISE :

- Promenades de Sceaux-Penthièvre, de ses dépendances et de ses environs (Gaignat 1178)
- Précis de l'histoire de Sceaux (Sinet 1843)
- Histoire de la ville de Sceaux (Advielle 1883)
- Histoire et histoires de Sceaux (Poisson 1981)
- Histoire du Bal de Sceaux (Amis de Sceaux 1981)
- L'Eglise Saint Jean-Baptiste de Sceaux (Hartmann 1989)
- L'Eglise Saint Jean-Baptiste de Sceaux (Hartmann-Ariès - 1993)
- Le Plessis-Trévisse - 2000 ans d'histoire (Canda-Huet - 1989)

REMERCIEMENTS

Je souhaite tout particulièrement exprimer mes plus vifs remerciements et ma plus extrême reconnaissance à Monsieur Paul Hartmann.

Ayant lu son Etude historique sur l'Eglise Saint Jean-Baptiste de Sceaux dans laquelle il cite à deux ou trois reprises le nom de Certain, je pris contact avec lui pour lui faire part de mes découvertes concernant ce scéen inconnu et ses liens avec l'abbaye de Bellozanne et la chapelle de Saint Mammès.

Dès cette première rencontre sa passion et son enthousiasme pour nos scéens disparus n'eurent d'égaux que les miens.

Il se mit alors à parcourir sans relâche les Archives nationales, celles de la ville de Paris et de biens d'autres, retrouvant ainsi de nombreux documents précieux pour l'histoire de notre ville.

Sans lui, sans son expérience et sa compétence d'historien, sans sa gentillesse, ce document n'aurait jamais pu atteindre totalement "sa dimension historique".

Mes remerciements les plus chaleureux à :

Sophie Rouyer : service Archives, Sceaux
Joëlle Duparray : id.
Marianne de Meyenbourg : M.I.D.F., Sceaux

Hervé de Murat*
Madeleine Mottuel*
Jacques de Brauer*
Eliane Canda
Françoise Deroche
Edouard de Cosse Brissac (1)
Monsieur et Madame Fabius*
Monsieur et Madame Poirot Delpech*
Monsieur et Madame de Rivières*
Martine Jacquet

(1) descendant du maréchal Mortier de Trévisse
et de Jean-François Hippolyte Lecomte

(*) descendant du Maréchal Mortier de Trévisse
et de Charles-Jean Certain de Bellozanne

Et à

**Marcel Gourdin, mon grand-père
qui a su me transmettre son amour
pour le Pays de Bray et sa passion
pour nos ancêtres ...**

TABLE DES MATIERES

EVOLUTION
ANNEXES
GUINGUETTES A ROBINSON

# GENEALOGIE ET HISTOIRE LOCALE LE PAYS DE BRAY ET SCEAUX	P.	5
# L'ANCIEN REGIME GRANDE FORTUNE ET PETITE NOBLESSE DES CERTAIN	P.	7
# LA REVOLUTION ET L'EMPIRE LES CERTAIN A SCEAUX RECONSTITUTION DE LA CHAPELLE SAINT-MAMMES	P.	15
# LA RESTAURATION LES BELLOZANNE ET LES TREVISE	P.	29
# LA MONARCHIE DE JUILLET RENAISSANCE DU PARC DE SCEAUX	P.	37
# SECOND EMPIRE ET TROISIEME REPUBLIQUE DISPARITION D'UN COMTE NAISSANCE D'UN CHATEAU	P.	43
# HISTOIRE LOCALE ET HISTOIRE	P.	46
# ANNEXES		54

TABLE DES MATIERES

ANNEXES

Je souhaite tout particulièrement exprimer mes plus vifs remerciements à Monsieur le Maire de Sceaux pour son accueil et son aide précieuse.

1. L'AUTEL SAINT MAMMES ET L'EGLISE DE SCEAUX
2. HISTOIRE DE L'ABBAYE DE BELLOZANNE
3. GENEALOGIE SIMPLIFIEE DES CERTAIN - MORTIER - LECOMTE
3. SOURCES
4. REMERCIEMENTS

EVOLUTION DES GUINGUETTES A ROBINSON

A l'occasion de l'Assemblée Générale tenue le 12 mars 1994, Micheline Henry nous a proposé une causerie au sujet des guinguettes, thème familier aux anciens Scéens et susceptible d'intéresser les nouveaux habitants du quartier de Robinson. Cette conférence s'appuyait sur de nombreuses diapositives. Nous en donnons ici le texte intégral, agrémenté d'un choix de quelques unes des illustrations retenues.



Si Robinson est maintenant devenue une station officielle sur la ligne RER, débouchant sur un immeuble somptueux nouvellement construit, elle n'était encore au début du XIXème siècle sur la carte que la tache verte d'un bois touffu de châtaigniers peuplé de "hiboux", si nombreux semble-t-il qu'ils donnèrent longtemps leur nom aux Robinsonnais.

Avant de parler de l'évolution de Robinson, il est peut-être bon de remonter un peu dans l'histoire pour retrouver la naissance de cette bourgade.

C'est au IXème siècle qu'on trouve trace du premier Plessiacus petit bourg qui appartenait au clergé de Chatenay.

A la fin du XIIème siècle en mémoire du Sieur du lieu, Raoul du Plessis, chambrier de Philippe Auguste, l'agglomération prend le nom de Plessis-Raoul.

A la fin du XIVème siècle le Seigneur du Plessis, Jean de la Haye dit Piquet, trésorier général des Finances, y fait construire une demeure remaniée au XVIIème siècle. Il y reçoit en secret Isabeau de Bavière. La petite cité devient le Plessis-Piquet.

Au XVIIème siècle, la Seigneurie du Plessis Piquet est réunie pour la première fois à celle de Sceaux, par le truchement de la famille des Potier de Gesvres. En 1682, Colbert achète la Seigneurie au Conseiller du Roi Levasseur, et y fait élever le Petit Château du Plessis qui abrite aujourd'hui la Mairie au fond d'une petite place désuète qui cache une cour commune près de l'église.

Le Plessis acquiert ses lettres de noblesse en tombant aux mains des Montesquiou d'Artagnan. L'un des membres de la famille, Pierre d'Artagnan, maréchal de France pour n'être pas le héros d'Alexandre Dumas n'en est pas moins mousquetaire sous Louis XIV. Sa famille règne sur la première baronnie d'Armagnac. Il fait embellir le château et creuser l'étang de "l'Ecoute s'il pleut" disparu aujourd'hui, mais connu de nous pour avoir laissé son nom à la rue qui longe le Parc Henri Sellier, dépendance du château des Montesquiou.



Le petit Château du Plessis

Le Plessis est pour la deuxième fois réuni à Sceaux par le duc du Maine.

Sous la Révolution le Plessis Piquet change son nom en Plessis-Liberté mais très vite il retrouve son ancienne appellation. C'est l'époque où, proche du Bois d'Aulnay, le Plessis attirait promeneurs et chasseurs qui se mêlaient à l'enseigne du Grand St Eloi, aux bûcherons et cultivateurs venus se désaltérer.

En 1846, la Gare de Sceaux est ouverte et déverse un jeune public, avide de se divertir. Le Bal de Sceaux, vanté par Balzac (1) connaît alors un franc succès. Mais dès 1848 omnibus et coucous emportent le joyeux public vers la rue d'Aulnay qui compose un site plus agreste.

Une kermesse populaire offrant jambon, saucisses et fromage attire les couples d'amoureux vers ses baraques foraines.

C'est alors qu'un brave Lorrain, Joseph Gueusquin, tout juste marié avec la jeune Olympe Aimable Arnoult, quitte un beau dimanche son restaurant parisien de la rue d'Hauteville, pour venir goûter les charmes de la campagne. En arpentant le Chemin des Boeufs (actuelle rue de Malabry) où les boeufs venaient en effet de Versailles ou de Chartres, de Longjumeau, et même jusque de Vendée (dit-on), Joseph a l'idée d'acquérir un terrain pour y édifier un petit établissement qui très vite prendra de l'envergure. Il est séduit par l'originalité des branches maîtresses de superbes châtaigniers. Ingénieur, il imagine d'installer dans le plus gros, quelques planches avec une balustrade et un petit escalier d'accès. Il prévoit même un système de câbles et de poulies pour monter les paniers et donner à ses clients l'impression de vivre un moment d'aventure, à l'abri des indiscrets. Il appelle son établissement : "le Grand Robinson". En fait c'est la première guinguette. D'après le "Guide de la France mystérieuse" l'origine du mot Guinguette daterait du XVIème siècle où le vin un peu aigre et "de guingois" se consommait hors des barrières d'octroi, à des prix beaucoup plus avantageux que ceux pratiqués à Paris.

Joseph Gueusquin place devant sa barrière la statue colorée d'un explorateur barbu vêtu de peau de chèvre, sous un grand parasol, censé représenter le vrai Robinson. En effet le roman de Daniel Defoe paru un siècle plus tôt enchante alors le public du XIXème siècle.(2)



Le Grand Robinson
devenu le Vrai Robinson

Gueusquin qui avait l'imagination fertile et le sens des affaires, conjuguant les exploits de ce célèbre navigateur à ceux d'un Robinson suisse de J.D. Wyss, a le trait de génie de placer sa guinguette sous l'égide de Robinson (3)



Le Grand Arbre

Sur le socle apparaissait ce quatrain :

"Robinson, nom cher à l'enfance
Que vieux l'on se rappelle encor'
Dont le souvenir, vieux trésor
Nous reporte aux jours d'innocence".

Dans les châtaigniers et les noyers aux branches tordues qui ne manquaient pas sur le lieu, l'idée est vite reprise et les guinguettes se multiplient. Les restaurateurs installés à flanc de côteau creusent de profondes et fraîches caves où ils conservent les aliments et les vins.

"Au vieil arbre", "Au grand arbre", "A l'arbre aux Roches" même, (immortalisé par Maurice Utrillo), créé de toutes pièces en ciment, chaque tenancier essaye de rivaliser d'astuce pour attirer la clientèle.



Public de guinguettes

Si on chantait en 1848 "Le travail, c'est la liberté", avec Auguste Comte, le repos trouve sa justification. Si l'on respecte encore les rites religieux du dimanche, on ne dédaigne pas les lieux de sociabilité et les gens aisés viennent se mêler au peuple pour s'encanailler. En effet, tous publics confondus, arpètes et bourgeois se divertissent de concert.

Pendant ce temps et dès 1847, les promeneurs, traversant les champs cultivés pour élargir leur itinéraire se rencontrent dans un cabaret situé près de l'Etang Colbert, à la limite du Plessis et de Fontenay, appelé "Au coup du milieu". Mürger, Delvau, Vallès, Zola affectionnent particulièrement cet établissement.

D'autres promeneurs, Jules Simon, Victor Duruy, les frères historiens Quicherat, Edmond About ... arrivés en haut de la rue de Malabry, longent le mur de la propriété qui va les mener au château du Plessis acheté aux Montesquiou pour se rendre à l'invitation de l'éditeur Louis Hachette qui en est devenu le propriétaire.



Le mur de la propriété des Montesquiou

Les gens viennent de partout : de Paris, de Bagneux, de Bourg la Reine, d'Antony, de Palaiseau, de Clamart. Ils viennent danser et rire. Les maisons spécialisées en repas de noces conseillent aux invités d'aller s'amuser de 15 h à 19 h "à la Campagne" : (Nogent, Montmorency, Robinson) afin de leur permettre de préparer les tables pour dîner.



Une Noces à Robinson

Noce à Robinson

L'hiver est plus calme. Les restaurateurs en profitent pour repeindre, refaire les toits de chaume des bosquets, tirer le vin pour l'été, aménager les écuries pour les chevaux et les ânes et entretenir les chemins pierreux. Les familles Picard-Perdereaux, Hoelle, Mantelet s'appliquent à remettre en état les remises destinées à abriter les landaus.

La guerre de 1870 jette un voile sombre sur Robinson, et la répression de la Commune assoupit un moment la vogue des guinguettes.

Mais dès le lendemain de la guerre, l'agitation reprend. A la gare de Sceaux "les tapissières" (genre de chars-à-bancs) invitent les voyageurs à monter en voiture pour Robinson.

Victor Advielle dans son "Histoire de Sceaux" en 1883 décrit les loueurs de chevaux et d'ânes, les marchands de mirlitons, les restaurants chics qui offrent leurs bosquets, pelouses et balançoires. Il dit même avoir vu à Robinson le Roi d'Espagne Alphonse XIII et sa mère Isabelle II ...

En 1893 le prolongement de la ligne de Sceaux jusqu'aux Quatre Chemins grossit le flot des promeneurs dominicaux. Ce succès se confirmera en dépit des contradicteurs comme le jeune Paul Raynaud qui verra d'un mauvais oeil se dessiner en France une amorce de semaine anglaise.



Loueurs de chevaux et d'ânes devant la gare de Sceaux

Le pays s'appelle toujours le Plessis-Piquet. Avec cet afflux de public, les guinguettes fleurissent de plus belle : "L'arbre de la Terrasse", "Le gros chataignier", Les deux marronniers", "Le vrai Robinson", "L'escargot doré". Les petits ânes, bientôt aussi célèbres que les arbres, prennent place dans le folklore local. Ils attendent à la descente du chemin de fer les parisiens chics en redingotes et chaussures à boutons accompagnés de dames aux chapeaux emplumés. Les chansonniers s'emparent des scènes cocasses auxquelles ces transports donnent lieu. Comme le souligne Jean Galloti dans "Les promenades littéraires en Ile de France" (parues aux Editions Meddens à Bruxelles en 1969) :

"Un étrange village de baraques et de paillottes mêlées aux feuillages des vieux châtaigniers planchéiés, munis d'échelles, poulies et cordes comme pour une peuplade d'anthropoïdes, naissait. ..." On appelait l'endroit "Robinson". On apercevait la plaine du Hurepoix en mangeant un lapin au souffle du vent parfumé de fougères ... et du haut des balançoires, les jupes à volants donnaient aux joueurs de boules de grands coups d'éventails ..."

Les "Hiboux" voient grandir la popularité de leur commune. Pierre Vassor transforme son "Grand St Eloi" en "Chaumière de Robinson"; le chalet de "Sans Souci" de Louis Fatiguet devient "Le Grand arbre".

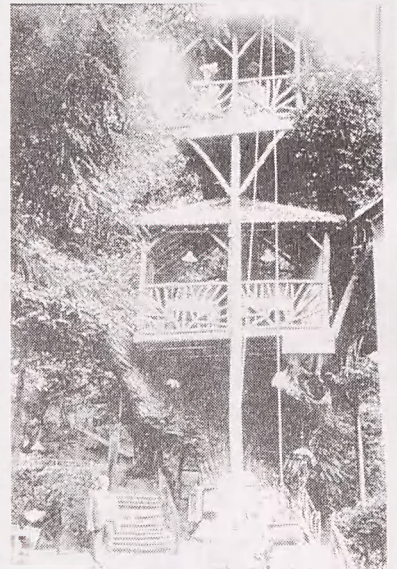
"Le Guide des Promeneurs aux barrières et dans les environs de Paris" recommande ces arbres de Robinson "où l'on a dressé dans les branches de véritables Cabinets de Curiosités et où à l'ombre des vieux Châtaigniers, on danse, on se roule sur l'herbe, on se balance en toute liberté ..." alors qu'Adolphe Joanne, lui, dans son "Guide de Paris à Sceaux et à Orsay" "regrette le calme des bois de châtaigniers, contemporains peut-être, dit-il de St Louis, où l'on pouvait rêver ..."

Vers les années 1900, Robinson bat son plein, "attirant parmi les amoureux, les militaires en permission, les provinciaux de passage à Paris, les artistes, les notables étrangers et les hommes politiques" comme nous le précise Jules Claisse dans son intéressant ouvrage, très documenté, sur le Plessis Robinson.

Mademoiselle Duparc chante Robinson au concert parisien sur des paroles coquines de Villemer-Delormel.

Ernest Gueusquin, fils du fondateur du "Grand Robinson", remplace le nom choisi par son père par "Au vrai arbre" et sur le socle de la statue de Robinson, l'inscription initiale par la suivante :

"Venez, joyeux amants, Robinson vous invite
Sous ses ombrages frais, à lui rendre visite".



Le Gros Châtaignier



Au Vrai Arbre

Bientôt le succès se fait éclatant, et la réputation du lieu telle que le Conseil municipal décide, sur la proposition des Postes, de rebaptiser la commune du Plessis-Piquet en Plessis-Robinson. Cette décision est officialisée par le Président Fallières le 12 novembre 1909, celui-ci ayant jugé "qu'il ne voyait rien là qui puisse porter atteinte au patrimoine historique !"

Une difficulté surgissait : tous ces établissements étaient en bois, éclairés au gaz ou par des flambeaux avec des bougies ... chauffés aussi avec des godins à bois (le bois ne manquait pas !). Les risques d'incendie étaient grands, et quand ils éclataient, difficilement maîtrisés d'autant plus que les pompiers, tous bénévoles, étaient difficiles à réunir et que le dévidoir qu'il fallait traîner pour apporter l'eau se trouvait souvent fort loin du lieu du sinistre. On fit appel à la vigilance de chacun et le Plessis-Robinson fut miraculeusement épargné.

On ne peut passer sous silence la grande fresque qui figure à l'Hôtel de Ville de Paris, réalisée par Jean Veber (1868-1928) en 1908 sous le titre "La guinguette ou dimanche à Robinson". Il faut toutefois garder en mémoire qu'elle y présente des personnages en vue, des artistes célèbres comme Maurice Chevalier ou Mistinguett, des scènes humoristiques telle : Cecile Sorel courtisée par Pierre Laval mais que la fresque ne doit être regardée que comme un prétexte à faire figurer des hommes politiques en poste comme Camille Pelletan, ministre de la Marine, Marcel Cachin, Maurice Barrès, le Préfet de Police Lépine, qui ne sont vraisemblablement jamais venus à Robinson.



Fresque de J. VEBER (détail)

Les distractions du Hameau de Robinson étaient moins raffinées certes que ne l'avait été le cercle des belles "Madames" à l'écoute de Chateaubriand dans la Vallée aux Loups voisine, mais les cartes postales émises vers Paris et la province, journaux et revues, dessins et peintures témoignent de la réputation des guinguettes. En 1909, une carte postale oblitérée, représente la statue de Robinson, vêtu de peau de chèvre, accompagné d'un Vendredi d'un noir d'ébène en chair et en os (amusante mascarade photographique !)

Des changements interviennent autour de 1910 "Le Gros Chataignier" tenu par Félix Desmarts passe à Eugène Gueusquin qui ajoute à son enseigne "Le Sans Pareil" tandis que "Les Deux Marronniers" de Philippe Gueusquin, frère de Joseph est devenu avec son nouveau propriétaire Eugène, autre membre de la famille "Le Pavillon bleu".

La guerre de 1914 éclate ; les hommes sont mobilisés, les chevaux réquisitionnés, les femmes partent travailler en usine. Beaucoup de réfugiés du Nord et de Belgique viennent chercher asile en région parisienne, entre autres à Robinson. Le maire "Jaude" s'ingénie à faire face pour nourrir et vêtir les uns et les autres. Une marchande de bois, Madame Charrier, à l'entrée de la rue d'Aulnay, avec son vieil employé et un vieux cheval réformé assure le ramassage des ordures.

Je tire ces renseignements d'une causerie que Monsieur André Gueusquin lui même a faite sur le sujet le 15 juin 1986, un an avant sa disparition. Il y ajoute même une anecdote que je ne résiste pas à vous livrer :

"L'armée qui avait besoin de locaux, réquisitionnait les salles de bal. Les Écuries au Vrai Arbre étaient en meulière et solides. L'armée en fit à grand renfort de paille un dortoir pour les gardes d'écurie ; et autour de ces écuries, de grands cordages tenus par des piquets : une centaine de chevaux amarrés après. Mon père avant 1914 avaient deux chevaux ; il faisait attention que nos deux chevaux ne se détachent et aillent manger des ifs que nous avons en quantité, car ils restent verts toute l'année. Ces arbustes sont très dangereux pour les chevaux ; s'ils en mangent, ils peuvent crever. Et bien, ces chevaux de l'Armée étaient quelquefois mal amarrés après les cordages et se détachaient facilement (les gardes d'écurie eux bien au chaud, dormaient) Ces chevaux ont "bouffé" tous les ifs jusqu'au trognon. Aucun n'a crevé !"



Robinson et Vendredi



Dès la guerre finie, la joie reprend ses droits. En 1920, Noël Ratti, chef de rang sur les paquebots, rachète le "Vrai Arbre", le restaure et l'inaugure en grande pompe en 1928, évènement relaté par la Semaine de Paris.

Parallèlement aux grands établissements où l'on sert des repas fins, produits frais fournis par les fermiers locaux carpes pêchées sur place dans les viviers, on répond à une clientèle populaire soucieuse de se restaurer à bon compte et "A la renommée des pommes frites" d'Amédée Lemaire satisfait les jeunes clients. Guillaume Constant dont les filles peuvent aujourd'hui témoigner, rachète la maison en 1922.

A la "Chaumière de Robinson" à l'entrée de la rue de Malabry, à côté de la boutique de Tir, attraction très en vogue, ouverte par Adolphe Lemoine, ancien garde champêtre, les danseurs évoluent à l'étage, tandis qu'au rez de chaussée, sur une dalle de ciment, les patineurs à roulettes s'exercent aux figures compliquées dans de grands éclats de rire. Puis tout ce joyeux monde, désireux aussi de prendre l'air, remonte la rue en chantant jusqu'au "Moulin Fidel" où l'on évoque en passant devant la Tour crénelée les moines Feuillants qui l'avaient aménagée en moulin. Là, les couples se dispersent vers les cultures fourragères, les champs de fraises que certains ne se gênent pas pour piller, et s'égayent dans les bois d'où ils redescendent avec de gros bouquets de coucous ou de clochettes sauvages.



Moulin Fidel

Robert Doisneau, le célèbre photographe se marie à Robinson le 28 novembre 1939. Pour faire plaisir à son père, il se plie à cet usage mais "ce qui lui importe vraiment c'est d'épouser Pierrette. Noyés sous les serpentins et les sifflets nous sommes arrivés dans une guinguette à Robinson où les serveuses ont dressé de longues échelles contre les arbres, car nous avons déjeuné dans les arbres, comme cela se faisait à l'époque. Malgré le soleil, j'avais l'impression d'une profanation ... je déteste la fête sur commande. Il n'y a rien de plus triste". (Extr. d'Hist. de mariages dans la Revue Avantage : avril 1990.)

Une dame âgée scéenne de vieille souche, me racontait tout récemment, les yeux humides et brillants, le plaisir qu'elle prenait à aller chez Marius Roubin (qu'elle appelle d'ailleurs familièrement Marius) accompagnée de sa mère. "ça ne m'empêchait pas de trouver des cavaliers, vous savez,

d'ailleurs, ma mère n'était pas rébarbative ... elle me mettait seulement en garde "Attention, petite, celui-ci n'est pas pour toi !, (il s'agissait alors de "fils de famille" scéennes et bourgeoises qui n'appréciaient sûrement en moi que la valseuse !)" et j'imaginai volontiers cette vieille dame malicieuse évoluant dans les bras des brillants valseurs ! "quand le lendemain matin, sur le coup de sept heures, j'arrivais toute haletante pour sauter dans le train qui m'emmenait à mon atelier, j'entendais souvent crier "Ah! voilà la petite danseuse de Robinson !" ajoutait-elle.

Ce Marius Roubin tenait en effet l'une des guinguettes les plus prisées de l'époque : on l'appelait "le Pavillon La Fontaine" et sa grande salle vitrée, illuminée par le soleil, un peu à l'écart de la foule, devait avoir bien du charme. Située face à l'actuelle Brocante de la Vallée aux Loups, il en subsiste encore quelques vestiges (pour combien de temps ?). Elle a été vendue en 1950 aux Usines Renault pour en faire un entrepôt (triste destinée pour un aussi poétique hâvre de grâce !). Elle semble maintenant vouée à la construction.



Le Pavillon La Fontaine

Il existait encore parmi d'autres, deux guinguettes très bien situées "Au plus beau point de vue" que nous connaissons sous le nom de "Panoramic" et "l'Ermitage" qu'Ernest Gueusquin avait fait installer à cet endroit privilégié dans l'un des Pavillons de l'Exposition Universelle de 1889 récupéré.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'animation qui régnait alors à Robinson s'éteint. La plupart des guinguettes ferment leurs portes. L'armée allemande occupera l'Arbre aux Roches et l'Ermitage servira de cantine aux officiers et aux soldats. Anes et chevaux réquisitionnés en totalité, les manèges ne rouvriront jamais leurs portes.

Une fois la paix revenue, on essaie de faire revivre Robinson une fois encore - mais comme les soubrettes, les vendeurs de galeries, les employés de banque et d'assurance qui venaient jadis volontiers nouer leurs idylles sous les flonflons des guinguettes dont Francis Carco s'était fait le chantre, avaient disparu, les gens avec leurs voitures allaient désormais déjeuner à Fontainebleau, à Rambouillet, à Deauville - la jeunesse préférait le sport à la danse et les mariés n'offraient plus qu'un buffet le soir ...



Le Centenaire de Robinson
(arrivée de la Commune libre de Montmartre)

Le Président du Syndicat d'initiative du Plessis Robinson lança l'idée en 1948 de la Célébration du Centenaire des guinguettes. La Commune libre de Montmartre avec son maire, sa fanfare, ses pompiers descendirent de la Place du Tertre à bord de l'Ancien omnibus Madeleine-Bastille. Quelques ânes étaient au rendez-vous et le Parc Follerey de Vanves prêta quatre chevaux tout harnachés.

Les parisiens se pressèrent dans la rue de Malabry. Adrienne Gallon, Mado Robin, Line Dassary ... assurèrent un spectacle brillant et chacun expédia sa carte postale oblitérée "Centenaire de Robinson" - On se prit à espérer que Robinson allait renaître ... Le Pavillon la Fontaine sera encore fréquenté jusqu'en 1953 et le Grand Arbre qui pourtant avait fait les frais d'installation d'un manège géant composé de nacelles fermera ses portes en 1976.

Noël Ratti était mort en 1955, sa veuve et ses fils poursuivirent l'exploitation du Grand Arbre. En 1965 Madame Ratti vendit les 9000 m² du Vrai Arbre à André Rousselet et Max Lebreton. Ils voulaient y créer un "Robinson Village à l'Américaine".

Et on lit dans la presse en 1966 "Robinson, le séculaire paradis dominical des midinettes, le lieu géométrique des idylles prolétariennes évitant de justesse le spectre de la Promotion immobilière, va être transformé en Robinson Village dans le style western, avec restaurant à cuisine indienne, serveurs de couleur, manège de vrais chevaux dont les lads seront habillés en cowboys, où des miradors abriteront les shérifs étoilés qui surveilleront Fort Alamo ... La clientèle sera accueillie en diligences qui partiront régulièrement du boulevard St Michel, de la Porte d'Orléans, de la gare d'Antony, attelées de trois chevaux "attaquées" au moment de pénétrer dans le village où ils pourront (est-ce bien sûr ?) passer dans le plus grand dépaysement une journée de détente. Seul le fameux châtaignier entouré de paillettes échappera à ce nouveau style pour garder une note de couleur locale". Johnny Halliday devrait y attirer ses fans ...

L'aventure tombe à plat. On essaye de créer une salle de patinage, sans plus de succès. Les promoteurs s'emparèrent alors du lieu mais l'illustre châtaignier est toujours là, une branche en moins chaque année (jusqu'à quand ?) et il reste encore à l'angle de la rue de Malabry et de la rue La Fontaine une paillette dans un jardin moderne témoin de la grande époque.

Quand en 1954, le Docteur Bailly, président du Syndicat d'initiative et Monsieur Eugène Jaque, maire du Plessis Robinson exprimaient leur espoir de voir les jeunes goûter les mêmes plaisirs que les héros de Mürger et les moins jeunes découvrir les joies de la gastronomie sur les terrasses de Robinson, on commençait à sentir un peu de nostalgie.

Loulou Gasté et Line Renaud avaient beau planter un arbre symbolique ... Jean Bouret bien qu'il eût écrit dans le Franc Tireur du 29 avril 1954 "Je ne suis pas inquiet pour Robinson, il durera bien encore cent ans ou alors il ne reste plus qu'à désespérer du printemps", il avait quand même décliné l'invitation, devinant peut-être que l'esprit avait cessé de souffler sur le lieu et que la jeunesse désormais préférerait danser dans des espaces plus confinés ou organiser ses loisirs sportifs ou culturels sur un autre mode.

Le joli adage "Le chemin de Robinson est le plus fréquenté de la Carte du Tendre" avait cessé d'être vrai.



P R O G R A M M E

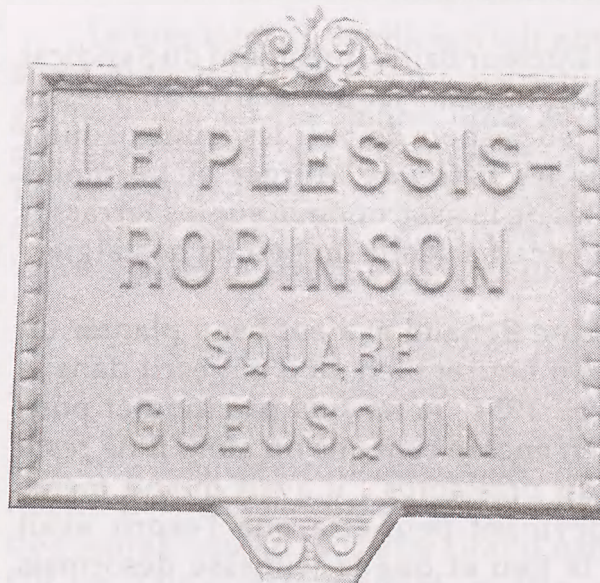
Nous avons achevé notre voyage dans le temps. Au carrefour de la rue Malabry, "La Chaumière" a disparu - une avenue a été percée pour monter vers le Plessis.

On peut toujours pour gravir cette rue de Malabry emprunter le minibus de Robinson, (qui seul désormais porte le nom de "Hibou"), pour aller déjeuner à l'Ermitage et contempler de la terrasse l'étonnant panorama, mais le joli parc du Moulin Fidel qui abritait encore "La Maison de la Musique et de la Danse", (dont la consonance pouvait soutenir notre rêverie) est lui-même entrain d'être amputé.

Pour ne pas finir sur une note trop nostalgique, nous pouvons quand même saluer la fidélité de la Commune du Plessis Robinson, devant la belle plaque émaillée bleue qui rend hommage à la famille Gueusquin à jamais liée à l'histoire des guinguettes !

Les 18 et 19 juin prochains, le Plessis Robinson nous conviera une fois encore à la fête des guinguettes - Essayons d'y croire - Participons - Costumons-nous - notre Société d'histoire locale n'a pas seulement pour but de faire revivre le passé - elle doit avoir à coeur de perpétuer la tradition - j'espère que cette causerie vous y incitera !

Plaque du Plessis Robinson
Square Guesquin



12 mars 1994
Micheline HENRY

(1) Le Bal de Sceaux [que nous avons contribué à faire revivre en 1981 sous l'instigation de notre post-présidente Renée Lemaître]

(2) [La France et l'Espagne étaient en guerre contre l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, la Prusse à propos de la succession d'Espagne. Defoe s'était emparé de l'aventure d'un Ecossais Alexander Selkirk débarqué volontaire sur une île de l'Océan Pacifique, tenu de grimper aux arbres pour se protéger des naturels de l'île, ou des corsaires français et espagnols ...]

(3) [La statue originelle de bois devait être remplacée par une oeuvre de pierre actuellement sur le parking du Restaurant Panoramic et les écoliers robinsonnais de 1920-25 s'amusaient à voir travailler le sculpteur sur place. Une autre effigie de Robinson existe paraît-il encore dans la Commune et la Municipalité se préoccupe de la restaurer].

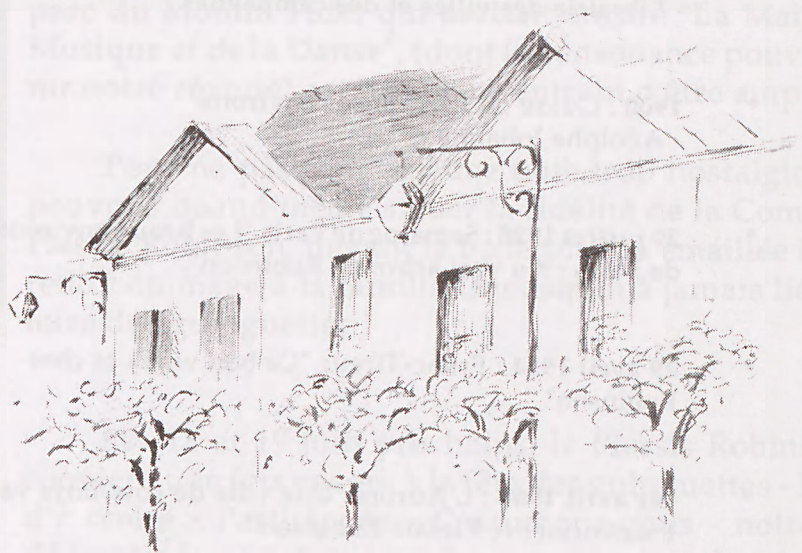
Bibliographie :

- * 1855 : Le Guide du Promeneur aux barrières et dans les environs de Paris.
- Librairie des villes et des campagnes
- * 1900 : Guide de Paris et ses environs
- Adolphe Johanne
- * 29 juillet 1928 : Semaine de Paris "Les beaux environs de Paris : Au vrai arbre de Robinson".
- * 29 avril 1954 : Franc-Tireur "Ce bon vieux et cher Robinson"
- * 1er avril 1966 : L'Aurore "Une ville de cow-boys va transformer le Plessis-Robinson"
- * 1984 : Jules Claisse "Le Plessis-Robinson"
- * 1985 : Catalogue du Musée de l'Ile de France
- * juin 1990 : Plaquette de l'exposition réalisée au Moulin Fidel par la Bibliothèque-discothèque municipale du Plessis-Robinson.
"Les beaux dimanches de Robinson"
- * 1991 : Catalogue des photographies anciennes du Fonds Atget
Centre de Documentation du Musée de l'Ile de France

L'iconographie de cet article provient de documents prêtés par le Musée de l'Ile de France, la Bibliothèque municipale du Plessis-Robinson, l'Association P.L.E.S.S.I.S., ainsi que du fonds documentaire des Amis de Sceaux.

UNE IMAGE DU VIEUX SCEAUX

Maisons-Témoins du Vieux Sceaux



Cette ancienne maison du XVIIIème siècle,
située en face de l'église,
est composée de deux frontons,
représentés sur cette gravure.
Le porche central a disparu,
remplacé par une boutique.
La partie sud est occupée par la boulangerie Leroux.

Rapport d'enquêtes de G.H. Bailly
et Ph. Laurent,
architectes-urbanistes, à l'occasion
de la création d'une zone de protection
du patrimoine architectural et urbain :
pour le "Vieux Sceaux"

Gravure de Gabrielle Garapon

EPHEMERIDES

1993

octobre - Ouverture d'un I.U.P. commerce : Institut universitaire professionnel dans l'I.U.T. de Sceaux.

décembre - 13ème foire aux santons = 13.000 visiteurs

1994

janvier - Souvenir de Lolo Berger. 25 km de marche par les marcheurs Audax-Randonneurs de Sceaux 92.

février - Cinéma Trianon : 34.000 entrées en 1993 contre 25.000 en 92.

mars - Inauguration de la "Maisonnée du Sentier" le Cantou : résidence pour personnes âgées.

- Inauguration du Nouveau théâtre de Sceaux, "les Gémeaux" et du restaurant "Planète".

- Inauguration du nouveau centre commercial des Blagis.

- C.S.A.I. - 25ème anniversaire du jumelage entre Sceaux et Royal Leamington Spa.

avril - Parution des Fables de Florian illustrées par Roland Sabatier.

mai - La Société scientifique d'hygiène alimentaire, 11 square Robinson installe son Unité "Tests consommateurs".

- Exposition à la Bibliothèque municipale : "Florian, sa vie son oeuvre" du 30 avril au 26 juin.

juin - Réouverture du Musée de l'Ile de France au public après la restauration du château et le réaménagement des collections.

- Fêtes du bicentenaire de la mort de Florian

- Supplément - les Blagis "Renouveau"

octobre - 20ème anniversaire de l'Aumonerie des lycées de Sceaux

- Minibus - renouvellement des véhicules en service depuis 1987 et nouvel exploitant.

RAPPORT D'ACTIVITES DES AMIS DE SCEAUX

1993

ASSEMBLEE GENERALE DU 12 MARS 1994

Nous sommes réunis aujourd'hui pour la quinzième Assemblée générale de notre Association, depuis sa renaissance en 1979.

Votre présence à tous, celle de Monsieur le Maire et de membres du Conseil municipal, manifeste le soutien que vous apportez à la Société d'histoire locale de notre ville et est un précieux encouragement pour ses responsables.

Pour la troisième fois consécutive, c'est au sein d'une exposition, inaugurée pour la circonstance, que se déroule cette manifestation, dans la salle polyvalente de la Bibliothèque municipale.

La salle du fonds local est toute proche et nous apprécions l'avantage de bénéficier de cette installation au coeur de la Bibliothèque. Il est vrai que le "fonds local" n'appartient pas à notre Association ; nous le gérons en quelque sorte, l'exploitons, l'enrichissons pour que les uns et les autres puissent le consulter et y entreprendre des recherches.

LE BULLETIN

Sa publication annuelle est notre préoccupation première, notre volonté aussi de donner suite aux travaux de nos prédécesseurs (en particulier ceux qui ont paru entre 1924 et 1938).

C'est le devoir de toute société historique.

Des problèmes de secrétariat ne nous ont pas permis de vous remettre le Bulletin n°10 aujourd'hui. Nous espérons qu'il sera prêt en mai.

L'article de fond est fourni par Jacqueline Combar nous : c'est le deuxième volet de *l'Histoire de la bienfaisance à Sceaux*, au XIXème siècle cette fois-ci. Il devrait se poursuivre avec l'histoire de l'Hospice Renaudin dont on fêtera le centenaire de la fondation en 1995.

Deux textes courts évoquent sur un ton pittoresque et empreint d'humour, *la ligne de chemin de fer de Sceaux*.

Y apparaissent aussi deux nouvelles rubriques :

Ephémérides : c'est-à-dire la liste des principaux événements de l'année, intéressant notre ville. Les années passant, il est toujours précieux de pouvoir y recourir.

Images du Vieux Sceaux

Avec la collaboration de Gabrielle Garapon, artiste graveur.

Autour d'un dessin représentant une maison, un monument, délabrés ou risquant de disparaître, en rappeler brièvement l'histoire. Ce peut-être l'occasion d'effectuer des recherches complémentaires, s'il y a controverses.

Pascale Maesele, secrétaire à la Bibliothèque assure la composition et le traitement des textes du Bulletin, et Gilbert Andriamahaleo, de la M.J.C., la mise en page et l'impression.

Nous leurs sommes très redevables.

Nous nous manifestons aussi, trois fois par an environ, dans les pages de *Sceaux-Magazine*, par un article ayant trait à l'histoire locale.

VISITES

Nous avons proposé à nos adhérents la visite de l'exposition somptueuse qui a eu lieu à l'Orangerie du Château de Sceaux en mai-juin 1993, sur le thème de :

*"du duc d'Anjou à Philippe V
le premier Bourbon d'Espagne"*

Sylvie Osorio-Robin, Conservateur au Musée de l'Ile de France, et membre des Amis de Sceaux, y a collaboré.

Et, au coeur même de notre cité, celle du **cimetière**, où, malgré les premiers froids survenant en début de novembre 1993, nous nous retrouvâmes nombreux. Outre le côté émouvant d'une telle visite, il a paru intéressant de retrouver les tombes de personnalités célèbres à des titres divers, les plus anciennes datant du transfert en 1814 de l'ancien cimetière de la rue du petit chemin à son emplacement actuel, rue Houdan.

Une autre visite du cimetière est prévue à l'automne, à la demande de Sceaux-Accueil, et un article sur le sujet paraîtra dans un prochain Bulletin.

RAPPORTS AVEC LES AUTRES ASSOCIATIONS

Rappelons que nous sommes affiliés à la *Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île de France* et que dans la mesure du possible nous nous rendons à ses invitations.

C'est ainsi que Micheline Henry nous a représentés à la "journée des Présidents" de cette Fédération, le 16 octobre 1993, sensibilisée par le sujet :

"Comment capter la mémoire orale de sa commune"

Privilégiant nos relations avec les communes voisines, nous nous sommes rendus à plusieurs à l'exposition d'eaux-fortes d'Eugène Veder (peintre de la rue, mort en 1936) organisée par les *Amis du Vieux Chatillon* dans l'ancienne propriété Frémont. Nous avons acquis une oeuvre de cet artiste pour le fonds local.

C'est avec plaisir et intérêt que nous nous sommes rendus (en petit nombre) dans les nouveaux locaux de *l'Atelier-Musée d'Antony* inaugurés autour d'une exposition.

Et nous suivons de près les manifestations offertes par l'Association *Rencontres d'Aulnay*.

LE FONDS LOCAL

Il vient d'être enrichi par l'acquisition d'un album de gravures (une dizaine) de Gabrielle Garapon, sur Sceaux. Ces gravures avaient fait l'objet d'une exposition, ici même, il y a quelques années. Un beau texte de Monsieur Garapon, professeur émérite à la Sorbonne, aujourd'hui disparu, accompagne cet ensemble.

Nous remercions tous ceux et celles qui spontanément font don à notre Association de cartes postales, photos, plans, qui apportent un éclairage complémentaire à l'état des connaissances.

C'est au fonds local, le samedi de préférence, lors de la permanence, que viennent enquêter nombre de personnes sur les sujets les plus divers :

- * Florian, à l'occasion du bi-centenaire de sa mort (jeunes des écoles en particulier)
- * Le château des Imbergères (étudiante I.U.T.)
- * Recherches architecturales sur l'Eglise de Sceaux
- * Lycée Lakanal
- * Liste des maires de Sceaux
- * L'évolution de l'urbanisme à Sceaux
- * Le parc et le château de Sceaux
- * Rose Delaunay, dame de compagnie de la duchesse du Maine (une étudiante bretonne)

Enfin, à l'occasion d'une conférence sur Cauchy à l'I.U.T., nous avons prêté une planche (reproduction) de l'atlas terrier de Cicille où figure l'ancienne maison Trudon, qu'habita Cauchy, et qui existe encore aujourd'hui (au coin de la rue Emile Morel et de l'avenue Cauchy).

Nous avons reçu à cette occasion le livre de Bruno Belhoste sur Cauchy.

NOS PROJETS

Sans nous cacher les difficultés d'exploitation, nous ne renonçons pas à "capter la mémoire vivante de notre commune" et réalisons çà et là quelques interviews. Les personnes qui pourraient contribuer à cette quête de souvenirs intéressant le passé de notre ville sont les bienvenues.

Nous voudrions ouvrir notre Association aux jeunes et cherchons comment amorcer ou exciter leur curiosité envers l'histoire locale de leur ville.

De jeunes parents et des enseignants nous ont demandé une histoire de Sceaux adaptée aux enfants. Sous quelle forme ? Certaines villes se sont essayé à la bande dessinée, un genre bien à leur portée, tout en respectant le côté historique.

Pour les moins jeunes, collégiens, lycéens, un concours, sous une forme ou une autre, pourrait faire appel à leur imagination, leur donner le goût de la recherche. Des contacts ont été pris avec des professeurs.

Enfin, *comment intéresser au passé de notre ville, les habitants des quartiers les plus éloignés du Centre* : comme les Blagis, Robinson.

Pour les Blagis, nous avons rencontré des responsables de ce quartier, en particulier Monsieur Cocquebert, directeur du Centre Social et Culturel des Blagis.

Quant à Robinson, la présentation de cette exposition, illustre la volonté de notre Association.

En novembre 1993, a eu lieu l'inauguration du *nouveau quartier Robinson*, ce groupe d'immeubles construits sur l'emplacement de l'ancien parking.

Il a paru important de sensibiliser les nouveaux résidents à l'histoire de ce quartier formé par la gare, l'avenue des Quatre Chemins, l'extrémité de la rue Houdan et l'avenue de Robinson qui menait aux célèbres guinguettes.

Pour cela, des membres des Amis de Sceaux se sont mis "au travail" recherchant ici et là, interviewant des personnes aux souvenirs encore vivaces (ainsi les enquêtes menées par A. Bourdillat et J. Combarous).

Mais tout ceci va vous être relaté à l'issue de cette Assemblée Générale.

Il nous reste à remercier pour leur concours :

- Le Musée de l'Ile-de-France en la personne de Monsieur Lavit, Conservateur du Musée et du Domaine de Sceaux et de Marianne de Mayenbourg, responsable du service

- de Documentation (et membre du Conseil d'Administration de notre Association)
- la Bibliothèque du Plessis-Robinson et sa responsable, Mademoiselle Rico
 - l'Association P.L.E.S.S.I.S. et sa présidente Madame Lefebvre
 - Madame Jules Claisse (Monsieur Jules Claisse fut l'auteur d'une monographie illustrée sur le Plessis Robinson)
 - et tous ceux qui nous ont aimablement prêté, gravures, cartes postales, photos.

Il faut souligner encore l'aide précieuse de Madeleine Loubaton, experte en l'art d'encadrer les documents, et celle du personnel de la Bibliothèque, en particulier Pascale Maesele et Bernard André.

Avant de laisser la parole à Micheline Henry pour sa causerie avec diapositives sur les guinguettes de Robinson, Jacqueline Combarnous va nous donner un bref aperçu historique du quartier lui-même.

Françoise PETIT

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

TEL. :

PROFESSION :

MEMBRE ACTIF : 90 F
130 F

MEMBRE HONORAIRE
A PARTIR DE 200 F

FACULTATIF :

- Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale

OUI

NON

- Peut contribuer aux documents ou répondre à une interview

OUI

NON

IN MEMORIAM

Geneviève LAMARE-MASCRE

Madame Lamare-Mascre s'est éteinte le 23 février 1994. Issue d'une vieille famille scéenne (les Voru), elle était la fille de Marcel Mascre, géomètre à Sceaux, dont le frère Jean, rappelons-le, fut fusillé par les Allemands au Mont-Valérien en 1942.

Elle a toujours été dévouée à notre Association ; à l'occasion des fêtes de Sceaux de 1981, elle prêta une robe que son aïeule avait portée au Bal de Sceaux, vers 1893.

Nous déplorons aussi la disparition de :

Angèle Delépine, et de

Jean Allardi qui fit partie pendant longtemps du Conseil d'Administration des Amis de Sceaux.

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Extrait des statuts

ARTICLE II

La Société Les Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc ... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrements, reproductions, etc ...

ISSN / 0758 - 8151

Directrice de publication : Jacqueline Combarous

Impression : Maison des Jeunes et de la Culture

21 rue des Ecoles

92330 SCEAUX

BULLETIN D'ADHESION AUX AMIS DE SCEAUX

BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE, 7 RUE HONORE DE BALZAC - 92330 SCEAUX

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

TEL. :

PROFESSION :

MEMBRE ACTIF : 90 F
130 F

MEMBRE BIENFAITEUR
A PARTIR DE 200 F

FACULTATIF :

- Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale	OUI	NON
- Peut communiquer des documents ou répondre à une interview	OUI	NON



NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .